

REGARD

regard.ro



**LE NOUVEAU PNEU MICHELIN PRIMACY 4.
EN TOUTE SÉCURITÉ, NEUF COMME USÉ.**

TBWA/PARIS



Regard, aujourd'hui

Être présent de plusieurs façons, c'est un peu le but de *Regard* : revue en français (publiée et en format numérique), journal en roumain (publié et gratuit), site Internet. Nous touchons plus de 60 000 lecteurs par an, des lecteurs très divers mais tous avisés, curieux des changements culturels, économiques, politiques et sociaux tant en Roumanie qu'au sein des pays limitrophes. Cette année marque aussi un nouveau départ pour notre média suite à la création d'une plate-forme audiovisuelle exclusive, produite par la rédaction de *Regard*, le studio Kolektiv et l'agence Q-T-Raz (communication et web design). Elle sera lancée dans les semaines à venir, nous vous en reparlerons.

Côté revue, celle que vous tenez entre vos mains, la rédaction continuera de mettre l'accent sur les entretiens longs et les grands reportages. Décrire les réalités avec humilité, le plus objectivement possible et en toute indépendance, telle reste la colonne vertébrale de notre ligne éditoriale. Avec un attachement à la qualité photographique, et une nouvelle série de couvertures d'allure plus contemporaine.

Côté journal en roumain, le numéro 12 est sorti début mars. Il reprend entre cinq et six articles de chaque revue, traduits dans leur intégralité. Imprimé sur papier recyclé, ce supplément est tiré à 1100 exemplaires ; il est distribué dans près de 200 lieux à Bucarest (bars, facultés, restaurants).

Les retours de nos lecteurs, tant francophones que non francophones, sont positifs. Traiter les actualités de la région avec recul semble plaire. Et en donnant du temps, à nos journalistes, à nos photographes, et à vous, chers lecteurs.



RENCONTRE

Tatiana Niculescu, écrivaine / 5

SOCIÉTÉ

Le grand saut / 8

Retour aux sources / 22

Qui est l'électeur roumain ? / 34

GRAND REPORTAGE

Chişinău, vue autrement / 42

HORS FRONTIÈRES

La machine Orbán / 72

L'est de l'Ukraine, toujours perdu / 75

Dessin de couverture : Georgian Constantin



Avec les yeux du personnage

Propos recueillis par Benjamin Ribout
Photo : D.R.

À travers ses livres, Tatiana Niculescu explore une autre Roumanie, mystérieuse et secrète, avec ses personnages anonymes ou célèbres. Ancienne journaliste pour la BBC, deux de ses ouvrages ont inspiré *Au-delà des collines*, le film de Cristian Mungiu primé à Cannes. Depuis, les succès de librairie se sont enchaînés. Maître dans le genre biographique, Tatiana Niculescu poursuit son chemin, celle d’une grande conteuse.

Regard : Sur quel livre travaillez-vous en ce moment ?

Tatiana Niculescu : Je viens tout juste de terminer la phase de documentation d’une biographie sur le prêtre Arsenie Boca. Cela peut prendre quelques mois, voire un ou deux ans. Pour Arsenie Boca, j’ai commencé l’été dernier. Depuis plusieurs années, j’écris des biographies sur des personnages historiques, c’est peut-être une façon d’essayer de comprendre ma propre vie. Cette fois-ci, j’ai décidé de me pencher sur Arsenie Boca car j’ai constaté que c’était probablement la personnalité qui suscitait le plus d’émotions en Roumanie. Et ce indifféremment de l’âge, du sexe ou du milieu culturel. Au-delà de la popularité et de l’aura qui entourent cet homme, je me suis dit qu’il était important de comprendre qui il était vraiment. Pour cela, j’essaie minutieusement de me mettre à sa place en m’efforçant de parcourir ses lectures, saisir sa façon de penser et les raisons pour lesquelles il a pris telle ou telle décision. Je travaille un

peu à l’ancienne dans le sens où je fais beaucoup de fiches, de portraits et d’esquisses biographiques. Ainsi que des chronologies : sur l’époque en question, la vie de mon personnage et les événements du moment. Plus que l’écran, le papier me permet de mieux voir la corrélation entre des événements qui relèvent de la biographie personnelle et d’autres qui sont de nature collective. Je peux alors facilement entrecroiser, superposer.

Après déjà de longs mois auprès de lui, pouvez-vous déjà dire qui était Arsenie Boca ?

Arsenie Boca était d’abord prêtre. Il est surnommé le « saint de l’Ardeal ». Il a vécu entre 1910 et 1989 et suscite aujourd’hui un véritable culte dont les ressorts sont à la fois mythologiques et folkloriques, religieux et magiques, à tel point qu’il est très difficile de déceler le vrai de ce qui relève du fantasme. Il y a d’ailleurs déjà pas mal de biographies romancées à son sujet. Autre aspect : il existe une forte pression populaire

pour qu’il soit canonisé par l’Église orthodoxe. Mais qu’il devienne ou non un saint n’est pas le plus important à mes yeux, c’est sa vie qui m’intéresse. Une existence qui coïncide, en partie, avec l’entre-deux-guerres, comme pour la reine Marie, le roi Mihai et Corneliu Zelea Codreanu, trois autres personnalités dont j’ai également écrit la biographie. Mon but est avant tout de comprendre pourquoi Arsenie Boca soulève autant de passion auprès de gens si différents : des paysans aux étudiants, en passant par les intellectuels et des gens qui ne sont pas forcément intéressés par la religion. Sans oublier les chauffeurs de taxi qui très souvent arborent sur leur rétroviseur une petite icône le représentant, ou encore les personnes hospitalisées qui dorment avec son icône sous leur oreiller. Il est partout, c’est une sorte de modèle religieux. Une véritable industrie lui est consacrée, brochures, photos, bracelets, colliers, tasses... À Prislop où il a été enterré, il y a des pèlerinages qui rassemblent

des centaines de milliers de personnes. Une amie, maître de conférences à l’université, a récemment interrogé ses étudiants sur la personnalité roumaine actuelle ou passée qui les fascinait le plus. Une majorité a répondu Arsenie Boca.

Pourquoi avoir voulu aborder une nouvelle fois la période de l’entre-deux-guerres ?

Mon lien avec cette époque est venu un peu par hasard. Il y a eu les 140 ans de la naissance de la reine Marie en 2015, or je connais plutôt bien Balchik, lieu qui lui était cher. J’ai été fascinée par le fait qu’elle ait voulu que son cœur soit enterré là-bas après sa mort. Pour l’anecdote, aujourd’hui il n’y est plus, il repose au palais de Pelisor. Mais à l’époque, la ville faisait partie du Quadrilatère roumain par la suite cédé à la Bulgarie. Je voulais raconter l’histoire de ce cœur car la tradition médiévale, voire pré-médiévale, de séparation du cœur du reste du corps n’a guère été pratiquée en Roumanie. Aucun prince régnant ne l’a demandé. Cette biographie sur la reine, la première que j’ai écrite, s’ouvre ainsi avec sa mort et la séparation du cœur du reste du corps. Puis, j’ai poursuivi avec l’entre-deux-guerres en m’intéressant au roi Mihai et à Corneliu Zelea Codreanu. Ce que je fais relève à la fois de l’archéologie et d’un travail de détective car il faut mêler observation et déduction. C’est passionnant. Si je devais résumer, je dirais que je suis d’abord une conteuse d’histoires.

Cette époque fascine-t-elle toujours autant les Roumains aujourd’hui ?

Je crois, oui. En partie parce que durant la période communiste, l’histoire de l’entre-deux-guerres a été déformée. Ma génération a appris à l’école que les grandes figures de cette époque étaient tous des traîtres ou des bourgeois. Les manuels d’histoire regorgent de

clichés. Depuis 1990, les gens veulent redécouvrir ces figures pour rétablir une forme de vérité. Autre chose : cette époque est également idéalisée. En tant qu’État moderne, notre pays n’a que cent ans. Retirez plus de quarante ans de dictature communiste ainsi que les années de guerre et la période de dictature royale de Carol II, il ne reste environ que quarante ans d’expérience, par ailleurs trouble, de vie démocratique. La période de l’entre-deux-guerres en fait partie. Demeurent aussi les qualités humaine et intellectuelle des hommes politiques et des personnalités de l’époque. La reine Marie en est un exemple frappant. Je ne m’explique d’ailleurs toujours pas pourquoi aucune coproduction

« Si vous lisez les écrits de la reine Marie, vous y trouverez d’extraordinaires leçons de vie, au milieu des tourments de la guerre et des épidémies de typhus. Cette femme inspire admiration et courage. »

roumano-britannique (la reine Marie est née au Royaume-Uni, ndlr) n’a pas encore été envisagée sur sa vie. Il y a là tous les ingrédients : l’exotisme, sa force de caractère, sa beauté et son élégance, son habileté politique et son rôle durant la guerre. Sans oublier son attachement profond à l’égard d’un pays, la Roumanie, qu’elle a aimé follement. Elle constitue une sorte de modèle et c’est ce que les gens recherchent aussi, sans doute. Si vous lisez ses écrits, vous y trouverez d’extraordinaires leçons de vie, au milieu des tourments de la guerre et des épidémies de typhus. Cette femme inspire admiration et courage. Il est selon moi normal qu’elle fascine, d’autant que nous n’avons pas eu après de personnalités pouvant reprendre le flambeau.

Quel regard portent les historiens sur votre travail ?

Je me trouve dans une situation a priori ingrate mais plutôt confortable, je ne suis nulle part, et certainement pas historienne. En littérature, le public roumain et la critique ne sont pas familiarisés avec le genre biographique car il n’y a pas dans ce pays de tradition littéraire « non fiction », comme disent les Anglais. Au final, cette position de conteuse d’histoires et de détective me convient tout à fait. Même si cela m’oblige à beaucoup de rigueur, techniquement parlant, car ce que j’écris implique un exercice quasi ascétique de l’impersonnalité. Je veux dire par là que je dois sans cesse me dominer pour

ne pas projeter sur mes personnages et une époque mes émotions, voire juger. Dans mes livres, j’essaie de restituer tout ce qui relève de l’intime et reconstituer un monde. De fait, le moment le plus difficile a lieu quand j’ai terminé la phase de documentation et que je dois appréhender l’époque avec les yeux de mon personnage. J’éprouve souvent des doutes car je dois aussi faire des suppositions mais, même là, je me garde bien d’émettre des jugements définitifs.

Qu’aimeriez-vous encore découvrir de la Roumanie ?

Pour un écrivain, ce pays constitue une mine d’or. Il est impossible de s’y ennuyer un seul instant, il y a partout un potentiel d’histoires extraordinaire.

J’aimerais découvrir tout cela, le plus possible du moins. Notamment toutes ces grandes personnalités, certaines oubliées, de notre culture. Mais aussi des contemporains, parfois anonymes, ayant des histoires de vie extraordinaires qui mériteraient d’être racontées. Je les découvre, comme tout le monde, en lisant, notamment. Que ce soit en suivant l’actualité, en lisant un article ou même un blog. Cela suffit parfois pour faire germer l’idée d’un livre. Mais pour le moment, je reste attachée au 20ème siècle car selon moi, il y a encore beaucoup de choses à découvrir et à déconstruire afin de les observer sous un regard neuf.

Parlez-nous de votre ancien métier, celui de journaliste, notamment à la BBC à Londres. Que vous a-t-il apporté ?

J’ai étudié à la faculté de lettres à Bucarest, mais je ne pensais pas du tout à l’époque devenir un jour écrivain, par timidité probablement. J’ai alors penché pour le journalisme et j’ai travaillé 14 ans à la BBC. La radio m’a fascinée, notamment la voix et ce qu’elle peut transmettre au-delà du timbre, de l’intonation ou du rythme. Je pense avoir conservé des réflexes de journaliste dans mon métier d’écrivain, auquel je suis arrivée un peu par hasard. Notamment dans le fait de me documenter et de vérifier mes sources. Mais aussi pour savoir déceler le potentiel d’une histoire. Autre emprunt au journalisme : la curiosité et savoir aborder les gens et une époque d’un autre point de vue que celui qui se véhicule généralement. C’est de là que je suis partie pour arriver à qui je suis aujourd’hui, une conteuse d’histoires. Pour revenir à la BBC, j’y ai appris surtout à ne pas me dépêcher ainsi qu’à ne pas donner de verdict à la hâte. L’expérience là-bas et plus généralement de la radio ont aussi renforcé ma passion pour l’impersonnalité. Comparée à la

presse écrite ou à la télévision, la radio est un moyen de communication bien plus éphémère et bien moins personnel. Lorsque vous écrivez un article, votre nom est présent et cela cultive une certaine vanité en tant qu’auteur. Pareil avec la télévision où il faut travailler son image et où les gens vous reconnaissent. Alors qu’à la radio, les mots sont prononcés mais se perdent presque instantanément. Personne ne vous voit ou ne vous reconnaît. C’est un parfait exercice d’impersonnalité. Aujourd’hui, le temps du journalisme est pour moi révolu, mais je revis un peu de cette expérience d’une autre manière à travers chacun de mes livres.

Quel avis portez-vous sur la manière dont les médias communiquent en Roumanie ?

J’ai quitté la presse en 2008. Le type de journalisme qui se pratique partout et pas seulement dans ce pays ne m’intéresse pas. La logique du « breaking news » perpétuel n’a, selon moi, aucun sens. C’est d’ailleurs aux antipodes de qui je suis. Pour d’autres, c’est sans doute passionnant, voire vital. Pour m’informer, je n’utilise pas la télévision. Comme je le mentionnais précédemment, nous sommes encore un pays très jeune, adolescent. C’est aussi la raison pour laquelle je me sens optimiste, dans le fond. Car comment sont les adolescents ? Ils ont des réactions impulsives, contradictoires et veulent toujours avoir raison. Et ils ont beaucoup de mal à respecter des règles ; l’ordre et la discipline les agacent. Dans le même temps, ils sont créatifs, inventifs, poétiques, romantiques, fous et drôles, un peu à l’image de la Roumanie, un État moderne qui vient tout juste d’avoir 100 ans. C’est beau mais parfois difficilement supportable.



Bestseller Humanitas, 2017

Début 2017,
un incendie ravage
le bâtiment
du cirque Globus.
Une ère nouvelle
commence
alors pour
le cirque
de Bucarest :
les animaux exotiques
seront interdits, et
des productions originales
verront le jour
dans la lignée
du Cirque du Soleil.



Texte et photos : Marine Leduc

Le grand saut



Le bâtiment qui héberge le cirque de Bucarest. Situé à côté de Parcul Circului, derrière l'avenue Ștefan cel Mare, il a été érigé en 1960. Il dévoile une architecture semblable aux cirques de l'ex-URSS, et aurait même inspiré le nouveau cirque de Moscou construit en 1971. Jusqu'au début de l'année dernière, les représentations restaient dans la même lignée : des animaux, des clowns et quelques acrobaties.



Après l'incendie de l'année dernière, la mairie a décidé de changer l'équipe et d'investir dans de tout nouveaux spectacles, basés cette fois sur les acrobaties et le jeu d'acteur. Avec une autre dénomination pour le cirque Globus qui s'appelle désormais le Cirque métropolitain de Bucarest (Circul Metropolitan București).



Le Nouveau Dacia Duster

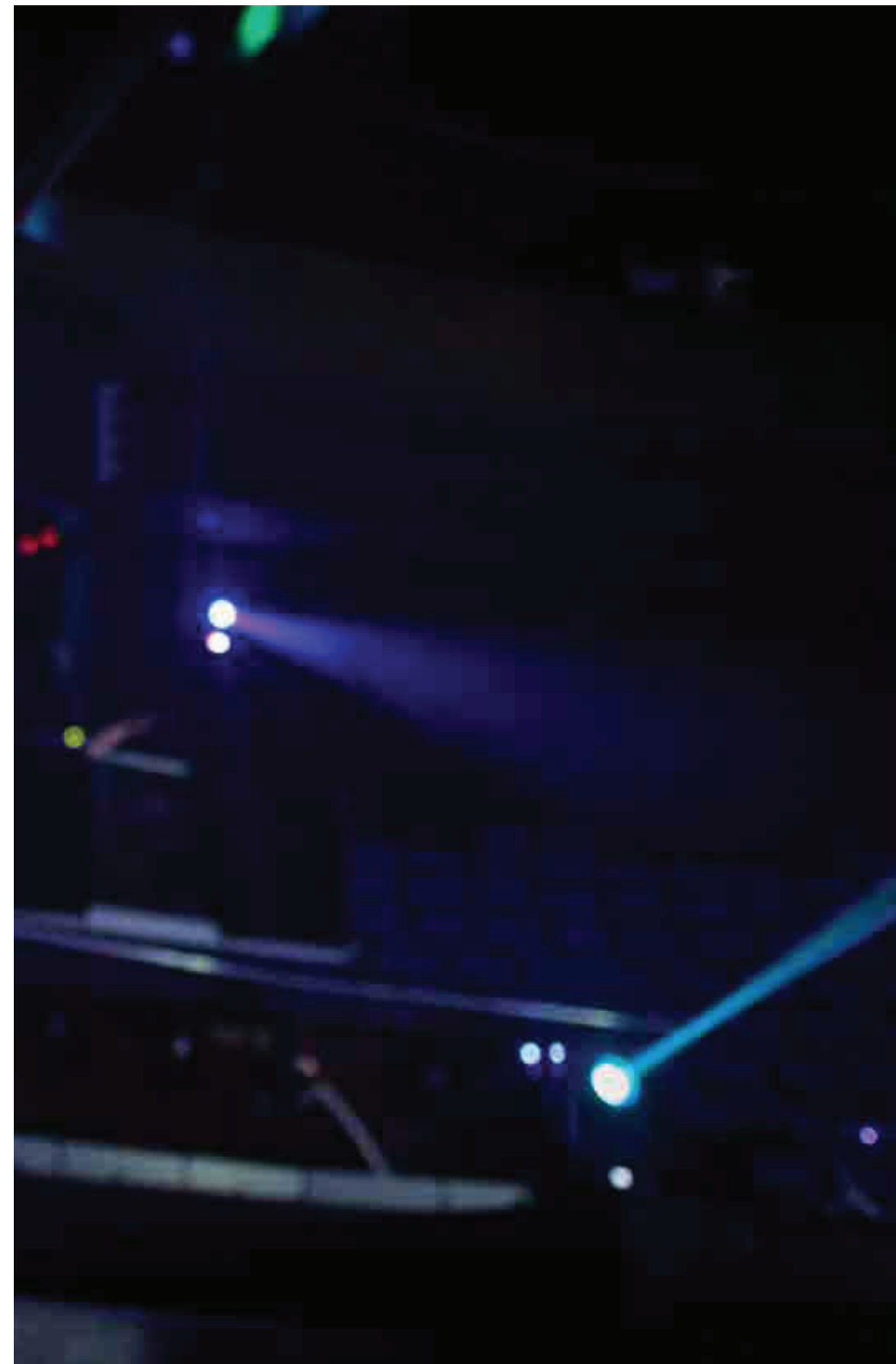


Plus Duster que jamais!

Essaie ce magnifique SUV, équipé avec les plus récentes technologies : caméra MultiView, carte d'accès mains libres, système d'avertissement pour l'angle mort, assistance au démarrage en côte et système de descente en pente.

www.dacia.ro | [f/DaciaRomania](https://www.facebook.com/DaciaRomania)

Emissions CO2 de 115 à 158 g/km consommation dans le cycle mixte de 4,4 à 7 l/100 km. Emissions et consommation en cours d'homologation. Les technologies mentionnées ne sont disponibles que sur certaines versions du modèle. La voiture sur l'image est à titre de présentation. Détails dans le réseau d'agents Dacia et sur www.dacia.ro



Société

Une acrobate
en répétition
pour *Reveria*,
premier spectacle
de la nouvelle
programmation.



Ancienne affiche dans un couloir du cirque.
« Le plus dur, c'est de changer la mentalité des artistes et du public », explique Bogdan Stanoevici, nouveau directeur de l'établissement et acteur, qui a vécu plus de 20 ans en France. « On veut montrer que le cirque sans animaux, ce n'est pas du théâtre ni du cabaret, cela reste du cirque. »

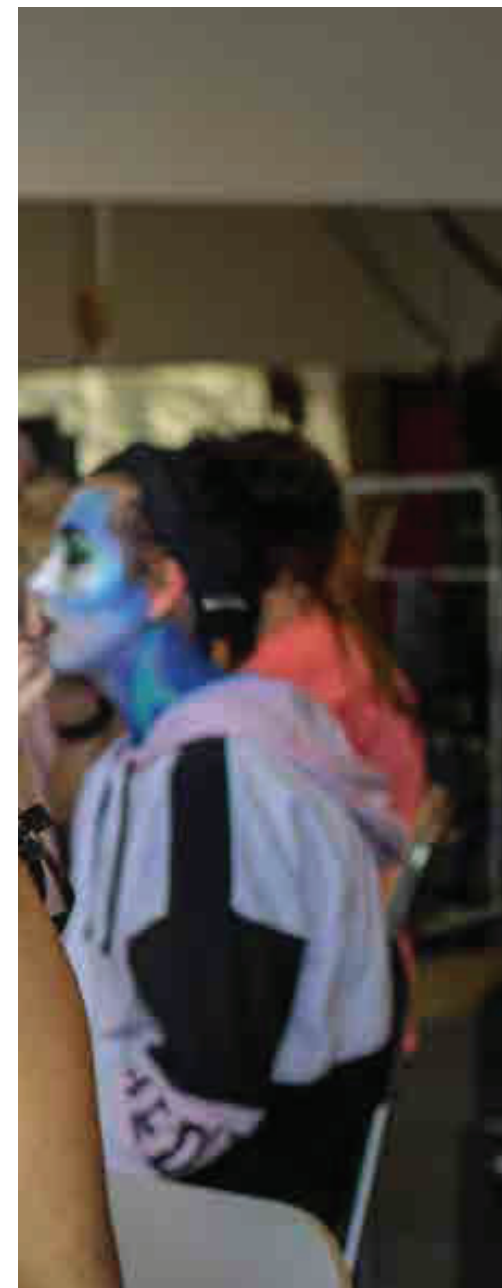


Comme le veut la tradition, les enfants accompagnent leurs parents-artistes et font partie de la vie du lieu. Bogdan perçoit d'ailleurs un bel avenir pour eux : « Je rêverais d'y voir une garderie, une cantine et aussi une véritable école de cirque. »





Séance de maquillage pour Sanda Ladoși, chanteuse et nouvelle directrice artistique du Cirque métropolitain de Bucarest. Elle apparaît également dans le spectacle *Reveria*.



Cristian et Dolly s'échauffent avant le spectacle *Reveria*. Dolly est une des « enfants du cirque », elle vient d'une famille d'acrobates – les acrobates sont souvent d'anciens gymnastes.

« C'est la première fois qu'on participe à ce type de spectacle, explique le couple. Dans le cirque classique, chacun se préparait dans son coin. Maintenant, on travaille tous ensemble. »

La plupart de ces artistes, une cinquantaine au total, ont déjà participé à des ateliers et des formations dirigés par des membres du Cirque du Soleil et de Dragone Entertainment, les deux grands noms du cirque contemporain.



Le clown Cristiano avec Miss, Kimy et Eliz, qui l'accompagnent sur scène. Cristian, de son vrai nom, travaille dans le cirque depuis 1980, quand il a débuté en tant que technicien avant de devenir clown dans les années 1990. Il a toujours vécu juste à côté du bâtiment, d'abord dans un wagon puis dans sa caravane. *« J'ai tout ce qu'il faut ici, soutient-il, un espace privé avec l'eau chaude, la télé, une cuisine, un petit jardin, et tout ça en plein cœur de Bucarest. »*

Cette année, il joue dans le spectacle pour enfants *Băiatul care a învățat să zboare* (Le garçon qui a appris à voler), dans lequel un cirque risque d'être vendu à un investisseur véreux qui veut en faire un centre commercial.

Dans la réalité, Cristian aborde la transformation du cirque avec joie... *« Je n'aimais pas trop la façon dont on traitait les animaux, c'est bien mieux comme ça. »*





Reveria est la première représentation de cirque contemporain en Roumanie avec une équipe et des acrobates roumains. En plus de la mise en scène, ce spectacle fait appel à de nombreux talents pour les décors, les costumes, le son et les lumières.

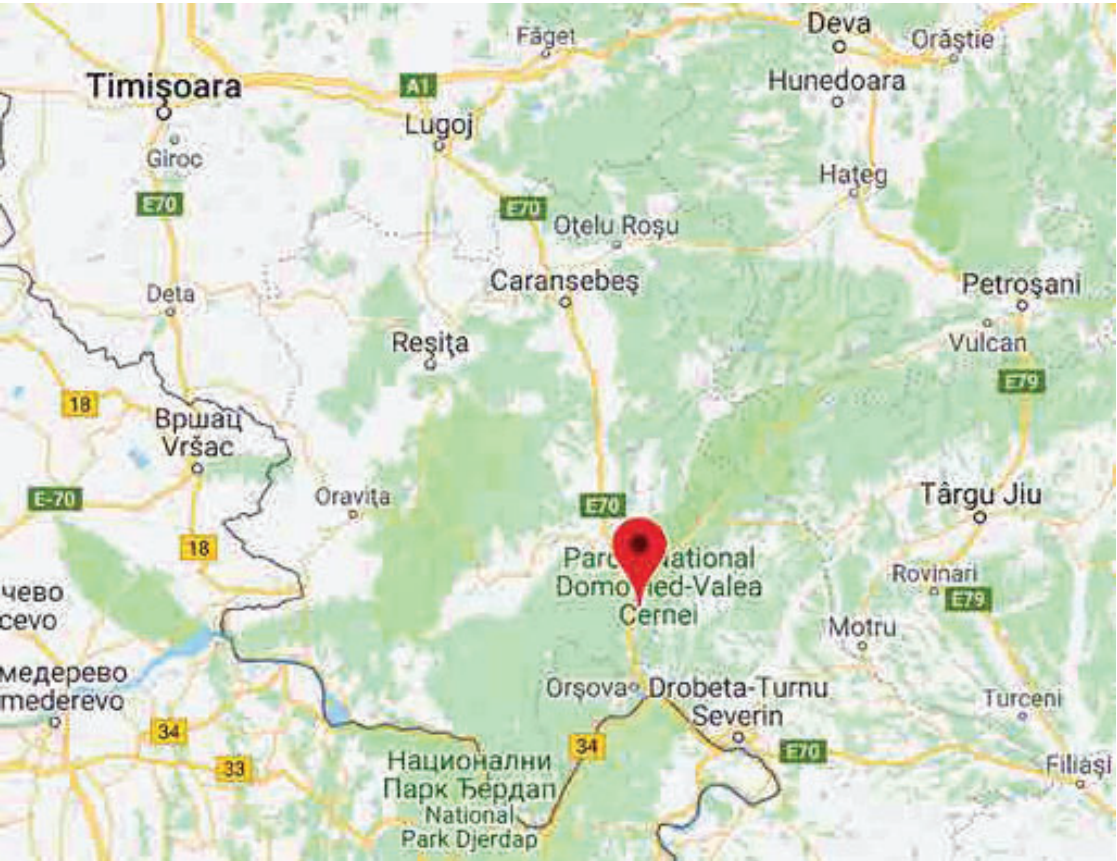
Pour Adrian Stan, metteur en scène de *Reveria*, la création du spectacle a été un vrai défi :
« *Il a fallu tout réinventer, de l'administration au travail des techniciens. Il y a eu des conflits, certains artistes n'étaient pas prêts à changer leur façon de travailler.* » Ancien acrobate pour le Cirque du Soleil et Dragone Entertainment à Las Vegas, cela faisait vingt ans qu'il n'avait plus travaillé dans son pays natal. « *J'ai sauté sur l'occasion, raconte-t-il. J'avais déjà proposé ce type de spectacle sans animaux il y a quelques années, mais on m'avait claqué la porte au nez. L'heure du changement est enfin arrivée.* »

Pour plus d'informations sur les spectacles du Cirque métropolitain de Bucarest, visiter le site :

<https://circulmetropolitan.ro/>

Texte et photo : Aline Fontaine

Retour aux sources



Il fut un temps où la station thermale de Băile Herculane, construite sous l’empire austro-hongrois, était surnommée la « perle de l’Europe ». Mais après la privatisation sauvage des années 2000, la ville est tombée en ruines – *Regard* avait déjà publié un reportage sur le lieu il y a sept ans. Aujourd’hui, un groupe de jeunes architectes a fait le pari de lui redonner sa superbe.

Dans le silence du vieux centre de Băile Herculane, au pied des montagnes et de la rivière Cerna, s’imposent les Bains Neptun construits à la fin du 19ème siècle, majestueux avec leurs 193 mètres de longueur, mais à l’abandon depuis plus de dix ans, comme la plupart des autres bâtiments. Autrefois emblématiques d’une grandeur impériale, ses coupoles sont désormais à l’état de ruines et ses vitres brisées. Un panneau suspendu sur le coin d’un mur invite le passant à contourner le lieu à cause du « danger d’accident ».

À l’intérieur, plus personne ne se promène en peignoir à la recherche d’une eau sulfureuse et vertueuse. Seuls Oana Chirilă, étudiante en dernière année d’architecture à l’université de Timișoara, et Cornel Farcaș, ingénieur-architecte, équipés d’un casque de chantier pour se protéger des chutes de plâtre et de faïence, parcourent les allées. Ils recensent les dégâts causés par la neige et la pluie de l’hiver.

Oana sort de son sac à main la pile de croquis dont elle ne se sépare plus, et prend des notes. En face de la cabine où venaient se prélasser la princesse Sissi et le prince Frantz, une grosse pierre obstrue un ancien bassin. « Elle a dû tomber de la montagne et entrer par la fenêtre », émet l’ingénieur.

Du haut de ses 23 ans, Oana a décidé d’enclencher une procédure d’urgence pour panser ces blessures. « *Tout a commencé l’été dernier*, raconte-t-elle. *Je suis venue me balader à Băile Herculane pour confronter mes souvenirs d’enfant fascinée par la ville et ses légendes, avec le présent. J’étais tellement énervée que j’ai posté un message sur un forum, accompagné de photos, afin de dénoncer l’état dans lequel se trouvait ce patrimoine culturel roumain.* » En trois jours, 18 000 personnes lui ont apporté son soutien. Aussitôt, avec une poignée de camarades de l’université, tous bénévoles, Oana a fondé une association et initié le « Projet Herculane ».

Premier objectif : consolider les lieux et éviter de plus amples dégradations. « *Nous allons recouvrir les trous du toit pour que l’eau cesse de s’infiltrer partout, monter des échafaudages en bois afin d’empêcher les briques de tomber des murs éventrés, et surtout banaliser toutes les fenêtres, parce que beaucoup de personnes s’aventurent dans ces vestiges et c’est très dangereux* », détaille Oana. Comme les Bains Neptun appartiennent aux monuments historiques de classe A, chacune de ces interventions doit répondre à des critères très stricts.

Les travaux pourraient coûter entre 100 000 et 250 000 euros. Pour les mener à bien, l’équipe du « Projet Herculane »



Assurances vie

La promesse la plus importante c'est que vous allez prendre soin d'eux

Dès la nouvelle que vous serez parent, vous avez fait la promesse de prendre soin de vos proches pour toute la vie. Soyez-en sûr, avec l'assurance vie Groupama.

Asigurăm tot ce contează pentru tine.
Ala Groupama: 0374 110 110 www.groupama.ro

Groupama
Asigurări



a organisé une levée de fonds, et a reçu une subvention de la mairie, aujourd'hui propriétaire du bâtiment mais pas du terrain. Un détail qui complique l'aventure, car les Bains Neptun font l'objet d'un imbroglio judiciaire.

Sous les griffes de la spéculation

Au tournant des années 2000, la station vibrait encore, mais l'État, alors propriétaire d'une cinquantaine de bâtiments du centre-ville, s'est lancé dans une privatisation effrénée. Les Bains Neptun, comme les autres, tombent dans les mains d'une entreprise gérée par un ancien député social-démocrate, Iosif Armaș, qui devient maître de Băile Herculane pour 650 000 euros. Il n'effectue aucun investissement et sa structure fait faillite. Le politique revend les Bains Neptun à un autre homme

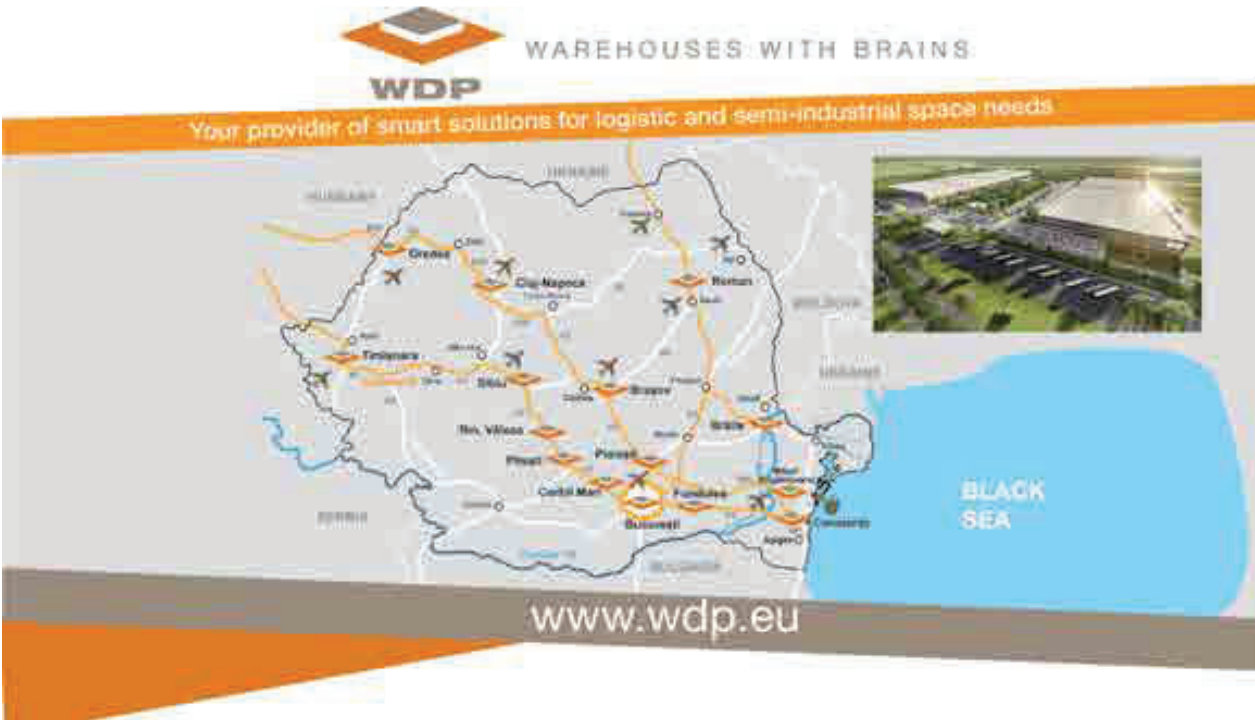
Nous sommes en discussion avec les deux propriétaires du terrain, et nous espérons qu'ils vont apporter leurs signatures à notre projet de consolidation, précise Oana. Le certificat d'urbanisme nous autorise à intervenir d'urgence. En donnant leur accord, ils feraient une bonne action. »

d'affaires, Valeriu Verbițchi, pour 260 000 euros, qui poursuit la valse immobilière. En 2015, ce dernier s'entend avec l'ancien maire pour échanger son bien contre le terrain qui se trouve sous le casino. La municipalité récupère donc les murs des Bains pour 82 000 euros et cède le sol du casino, dont la valeur est estimée à 200 000 euros. Avant que la mairie obtienne le terrain des Bains, deuxième étape de la transaction, la justice est intervenue et a accusé l'ancien maire d'abus de pouvoir, et Verbițchi, de complicité dans cette affaire. Le 26 février dernier, le Tribunal de Timișoara a acquitté les suspects, mais le Parquet a fait appel. Le procès va donc continuer. Entre-temps, Verbițchi a revendu une partie du terrain des Bains à une tierce personne, ce qui ne simplifie pas les démarches des architectes en herbe.

Comme le bâtiment est actuellement sous séquestre, tout ce qu'entreprendront les jeunes architectes doit être réversible. « Nous en sommes conscients, mais si nous n'intervenons pas maintenant, c'est tout le bâtiment qui risque de s'effondrer. Nous comptons sur le bon sens de la partie qui remportera le procès pour continuer à travailler avec nous et profiter des travaux que nous aurons accomplis », alerte-t-elle.

Le projet reçoit au moins le soutien de la population locale. « Tant d'investisseurs sont venus avec des promesses qu'ils n'ont pas tenues que les locaux étaient un peu suspicieux. Mais ils ont vite compris que notre but n'était pas de spéculer. D'ailleurs, beaucoup se demandent pourquoi le ministère de la Culture n'est jamais intervenu. Cela aurait été l'idéal, mais il y a tant de bâtiments malades en Roumanie qu'on ne peut pas demander aux autorités d'être aussi sentimentales que nous », poursuit l'étudiante.

Leur initiative anime un peu la vieille ville, surtout fréquentée par les habitants qui s'approvisionnent en eau de source à la fontaine, ou mangent une pizza dans les deux restaurants qui attendent le retour des touristes estivaux. « Quand les membres du "Projet Herculan" ont organisé leur événement de lancement en octobre dernier, nous avions l'impression de participer à une fête, se souvient Georgiana, élève de terminale. Ils ont illuminé la façade des Bains Neptun de plusieurs couleurs, c'était magnifique. Notre génération n'a pas vu les thermes fonctionner. L'époque de gloire où venaient des touristes du monde entier, nous la connaissons seulement par les histoires de nos parents et de nos grands-parents. Si avec ce projet ils pouvaient au moins garder cette animation lumineuse, ça attirerait du monde et changerait notre quotidien. »



Oana et ses acolytes doutent de pouvoir un jour redonner sa fonction initiale au lieu. « Pour rouvrir des bains, certains disent qu'il faudrait investir 4 à 5 millions d'euros, c'est beaucoup. Mais un centre culturel pour les locaux et les visiteurs, pourquoi pas. »

La fin des travaux de consolidation est prévue pour l'automne. Déjà, cet été, les jeunes veulent y organiser un festival d'art. « Nous pensons mettre en place une exposition dans quelques salles et des animations sous le portique d'entrée. Ce bâtiment doit vivre absolument. Qui sait, à l'occasion d'un tel événement, peut-être qu'un investisseur avec de bonnes intentions apparaîtra, ou que l'État se rendra compte du grand potentiel de l'endroit. Les gens n'en sont pas conscients mais tout ce patrimoine rénové rapporterait beaucoup d'argent, peut-être pas dans un ou deux ans mais dans dix, vingt ans », soutient Oana.

En attendant que les consciences s'éveillent, les futurs architectes de Timișoara déploient leurs idées. « Nous ne voulons pas en rester là. Nous voulons aider la municipalité à adopter une stratégie globale, sans quoi la ville ne retrouvera pas son harmonie d'antan. Nous avons déjà proposé à la mairie de lancer un concours pour aménager les quais de la Cerna, par exemple », détaille Oana.

Le nouveau maire, élu en 2016, semble réceptif à cet élan de jeunesse et prêt à sauver la ville. « Car le cas des Bains Neptun n'est pas une exception, précise le libéral Cristian Miclău. Quasiment tout l'immobilier du

centre a servi des intérêts personnels et se trouve sous séquestre. C'est extrêmement frustrant. » Le conseil municipal a d'ailleurs opté pour une mesure drastique afin de contrer la fatalité. « Jusqu'à présent, aucun propriétaire de bâtiments historiques n'avait été obligé d'investir dans ses biens ou de payer un impôt, contrairement aux exigences du code fiscal. Nous avons voté pour une augmentation de ces taxes de 500%, et nous employons désormais cinq personnes pour les récupérer. Rien que l'année passée, un des propriétaires a dû verser 570 000 euros. S'ils s'opposent à cet impôt, nous pourrions saisir leurs biens, et nous n'hésiterons pas à le faire », complète cet ancien comptable.

Une façon de poser les fondations d'un avenir plus glorieux. « Pour le moment, nous ne pouvons pas rivaliser avec des villes comme Baden-Baden (station thermale allemande, ndlr), nous devons d'abord reconstruire le vieux centre avec des infrastructures adaptées, mais d'ici quelques années, nous espérons pouvoir enfin honorer l'invitation que j'ai reçue d'entrer dans le réseau européen des villes thermales », lance le maire.

Les espoirs et les rêves bercent aujourd'hui les acteurs de Băile Herculane. Une fois les obstacles judiciaires passés, peut-être deviendront-ils réalité. « Je ne sais pas si notre génération reverra le Băile Herculane de mon enfance, mais je veux y croire », conclut Oana.

Tendance Spa

Si le centre-ville de Băile Herculane et ses empreintes austro-hongroises est à la peine, la ville connaît toutefois un étonnant regain touristique. En 2016, 120 000 touristes ont séjourné dans l'ancienne station balnéaire, deux fois plus qu'en 2011. Surtout, la moyenne d'âge des visiteurs a baissé. Les personnes âgées viennent toujours en cure, mais une autre clientèle a fait son apparition : les sportifs et les familles. Ce nouveau public semble trouver son bonheur dans les hôtels bâtis sous le

communisme à quelques kilomètres du vieux centre. La silhouette extérieure, de grandes tours, n'a pas changé, mais l'intérieur sent le tout neuf grâce à des travaux entrepris par un investisseur de Craiova. « Des spas ont été construits dans les sous-sols de plusieurs hôtels », indique Laura Pătru, membre de l'association Pro Turism de Băile Herculane qui rassemble gérants d'hôtels, pensions et habitants bénévoles. Les hôtels diversifient aussi leurs activités, offrent des espaces de jeux aux enfants, des excursions en famille. « Ces dernières années, nous avons parcouru

des dizaines de salons pour redorer l'image de Băile Herculane, nous partions de zéro », ajoute-t-elle. Et l'effort a porté ses fruits. Au réveillon du Nouvel an, comme pour la Saint-Valentin, plusieurs hôtels affichaient complets. Ceci étant, toutes ces activités ne sont ouvertes qu'aux touristes, les locaux se plaignent du manque de structures thermales publiques. Ils attendent notamment avec impatience la construction d'un parc aquatique, vieux projet relancé par le maire l'année dernière, et qui pourrait accueillir 1500 personnes.



Avantages

Ensemble à chaque pas

Services d'assistance

- Application My Orange
- Carte de couverture interactive

Vous rapprocher de l'essentiel

orange

LA CHRONIQUE
d'Isabelle Wesselingh

journaliste à
l'Agence France-Presse

La danse des mots

Le vent balaie le Vieux-Port de Marseille, s'engouffre comme une boule invisible dans les ruelles étroites et pentues du quartier du Panier, brossant sans ménagement le visage et le corps des passants, secouant les poteaux et les volets pour leur faire peur. Je presse le pas et pousse la porte vitrée cernée de noir. Je cherche « *celui qui comptait être heureux longtemps* ». Mon regard examine les gens qui boivent un thé chaud, assis autour des tables de bois. Est-il quelque part derrière eux, à côté d'eux, sans que je le voie ? Mes yeux errent de nouveau dans le petit espace, sans succès, pas de trace de « *celui qui comptait être heureux longtemps* ». Déjà un peu triste, je me résous alors à demander à l'élégante dame propriétaire du lieu. Le connaît-elle, l'a-t-elle vu ? Elle hésite un moment, me dit que le nom lui dit quelque chose, mais puis-je l'aider un peu et lui en dire plus ? Oui, bien sûr, je veux vraiment le trouver puisque je veux l'offrir à une amie, donc je vais lui en dire davantage : « *L'auteure du livre s'appelle Irina Teodorescu.* » Son visage s'éclaire. L'homme qui anime et gère avec elle ce salon de thé-librairie, Cup of Tea, s'exclame : « *Irina Teodorescu, c'est celle qui a écrit „La malédiction du bandit moustachu”, elle est d'origine roumaine, c'était vraiment très bien ce livre !* » La dame libraire approuve. Et soudain, ces mots et ces histoires virevoltent et dansent sur des fils invisibles qui nous relient et nous font sourire, complices. Des mots en français, écrits par une auteure née à Bucarest, en 1979. Des mots dans ma langue, par une Roumaine qui vit dans mon pays, devenu le sien

aussi maintenant, et moi qui vis dans le sien en sentant aussi qu'il est devenu, au fil des ans, une part de moi et non plus seulement une terre étrangère. La librairie n'a pas « *Celui qui comptait être heureux longtemps* », mais elle file vers une étagère et en sort un autre livre d'Irina Teodorescu, « *Les étrangères* », puisque je veux offrir à cette amie, ce soir même, un roman ayant une saveur franco-roumaine. Tous ces mots qui flottent sur les pages, dans nos têtes, sur les étagères des librairies, dans les romans et les chroniques, nous font parler de la Roumanie différemment de ce qui se dit d'habitude à l'évocation de ce pays en France. Ils lient les deux pays par l'intime des histoires, par la poésie et l'imagination, le rêve et la fantaisie, comblent les fossés de l'ignorance, cernent la douleur, passent de l'autre côté des murs et du passé, s'amuse à faire rire, à emprunter des tournures et des rythmes surprenants. Mais pour mener cette danse, pour emporter leur magie au-delà des mers et des montagnes, ces mots ont besoin d'épaules solides : celles de l'éditeur, « *le metteur en livres comme existe le metteur en scène* »¹, et celles des libraires qui leur ouvrent les portes vers les yeux et les esprits. Sans eux, les mots perdraient de leur superbe. J'ai trouvé pour moi « *Celui qui comptait être heureux longtemps* »² dans la librairie Kyralina de Bucarest, celle qui fait honneur à Panait Istrati, un autre écrivain roumain qui écrivait en français, celle qui fait danser des milliers de mots toute l'année dans la rue Biserica Amzei.



Un malade transporté à l'hôpital à bord d'une charrette à cheval,
des écoles avec les toilettes dans la cour ; la Roumanie a beau enregistrer
la plus forte croissance économique au sein de l'UE,
ses infrastructures pâttissent du manque d'investissements.

À force de ne rien faire

Mihaela Rodina

Avec une progression de 7% en 2017, le produit intérieur brut (PIB) roumain a dépassé les prévisions les plus optimistes du gouvernement et des analystes. Mais sur le terrain, les effets de cette performance se font attendre. « *À quoi bon une économie qui croît de 7% dès lors que les revenus supplémentaires sont utilisés pour payer les salaires de la fonction publique au lieu d'aller à la construction d'autoroutes, de réseaux d'eau et de canalisation, d'hôpitaux ou d'écoles ?* », s'interrogeait le quotidien *Ziarul Financiar* mi-février.

L'avis de la Commission européenne a récemment été tranchant : « *La croissance a été tirée par la consommation des ménages, dopée par les baisses de taxes et les hausses salariales (...) tandis que les investissements publics ont chuté pour la deuxième année consécutive.* » D'un montant total de 26,7 milliards de lei (environ 5,8 milliards d'euros), ces investissements ont représenté à peine 3,2% du PIB, soit le niveau le plus bas depuis douze ans.

Alors que la plupart des grands projets d'infrastructure ont tourné au ralenti faute d'argent, le secteur de la construction a enregistré une baisse de 5,4%, avec un record négatif de 21,3% pour les travaux publics. Exemple emblématique de l'impuissance des autorités à faire bouger les choses, l'autoroute reliant Comarnic à Braşov (centre du pays) reste à l'état de projet, quinze ans après son lancement. Après l'échec de trois appels

d'offres, le gouvernement s'est tourné vers la Banque mondiale ou encore la Banque européenne pour l'investissement (BEI), dans l'espoir de trouver une solution à ce casse-tête.

« *Le problème n'est pas le financement mais la capacité à présenter des projets viables* », a affirmé le ministre des Finances Eugen Teodorovici lors d'un entretien en février avec le vice-président de la BEI, Andrew McDowell. Relier la Gare du nord de Bucarest à l'aéroport Henri Coandă-Otopeni semble aussi être un défi insurmontable. La construction de deux kilomètres de voie ferrée et la modernisation d'une quinzaine de kilomètres déjà en service a été reportée à plusieurs reprises, le dernier délai en date annoncé par le ministère des Transports étant 2020.

Une ligne de métro prévue sur ce même trajet enregistre des retards encore plus importants. « *Les documents envoyés à Bruxelles – en vue d'obtenir un financement européen, ndlr – sont non conformes et incomplets. Nous espérons toutefois que toute la documentation ne sera pas rejetée et qu'il suffira d'envoyer des données supplémentaires* », a déclaré fin février la Première ministre Viorica Dăncilă. En attendant, « *nous cherchons d'autres solutions, peut-être un partenariat public-privé* », a-t-elle ajouté, douchant l'espoir de voir cette ligne en service en 2020 comme l'avait assuré le précédent gouvernement social-démocrate.

¹ L'expression est de Richard Edwards, éditeur et auteur des « Chroniques de Roumanie », Transboréal, 2017

² « Celui qui comptait être heureux longtemps », Irina Teodorescu, Gaia éditions, 2018

En l'absence de mesures urgentes, les mauvaises infrastructures vont vraiment freiner le développement économique du pays. »

Ce projet estimé à 1,3 milliard d'euros a jusqu'ici obtenu un financement de 300 millions d'euros de la Banque européenne pour la reconstruction et le développement (BERD), et de 320 millions d'euros de l'Agence japonaise de coopération internationale (JICA). Exaspérés par ces retards, les membres du Conseil des investisseurs étrangers (FIC) ont demandé au ministère des Transports de remédier à une situation qui « *fâche les Roumains, le milieu des affaires et les autorités. En l'absence de mesures urgentes, les mauvaises infrastructures vont vraiment freiner le développement économique du pays et décourager les investissements* », a indiqué le Conseil, dont les sociétés membres emploient plus de 186 000 personnes et cumulent un chiffre d'affaires de 40 milliards d'euros.

Le gouverneur de la Banque centrale (BNR), Mugur Isărescu, a pour sa part appelé le gouvernement à se pencher davantage sur les « *intérêts stratégiques* » du pays, soulignant que seuls les investissements assurent le développement à long terme. Car une

croissance axée sur la consommation n'est pas durable. Déjà, les premiers signes d'un ralentissement sont là. L'économiste en chef d'ING Bank Ciprian Dascălu note que la hausse du PIB a fortement décéléré au 4ème trimestre 2017 par rapport aux trois mois précédents, à 0,6% contre 2,4% au 3ème trimestre. La banque prévoit une croissance de 4,7% courant 2018, très en deçà des 6,1% escomptés par la Commission nationale des prévisions économiques (CNP).

L'agence de notation Fitch est encore plus pessimiste : « *Nous anticipons un ralentissement de la consommation, ce qui réduira la croissance à 3,8% courant 2018 et à 3,3% en 2019, avec un impact négatif sur les recettes publiques (...) et une hausse du déficit jusqu'à 3,6% l'année prochaine.* » Même son de cloche chez les entrepreneurs : nombre d'entre eux estiment que le chiffre d'affaires, les bénéfices, les investissements ou encore le nombre d'employés seront inférieurs à ceux de 2017, indique une étude réalisée par la société de conseil Valoria Business Solutions. « *Cette étude témoigne d'un manque de confiance dans l'évolution de l'économie courant 2018. Une comparaison avec les données recueillies lors de la même période en 2017 indique une évolution négative des principaux indicateurs* », souligne l'un des auteurs, Dumitru Ion, CEO de Kompas Romania et de Doingbusiness.ro. Elena Badea, managing partner chez Valoria, ajoute qu'« *il faut comprendre que la confiance fonctionne comme une devise forte pour l'économie, l'absence de confiance ne fait qu'accroître le coût des affaires* ».

Déficit commercial et inflation en hausse

La consommation des ménages, qui a bondi de 10% en 2017, est à l'origine d'une poussée de l'inflation et d'une hausse du déficit commercial, alors que les Roumains ont privilégié les biens importés. La Roumanie a ainsi exporté pour 62,6 milliards d'euros mais importé pour 75,6 milliards, enregistrant un déficit de 13 milliards d'euros, en hausse de près d'un tiers par rapport à 2016. Chose encore plus inquiétante, malgré une année agricole exceptionnelle, les importations de produits agroalimentaires ont atteint un record de 6,5 milliards d'euros. Un nouveau phénomène a également surpris les analystes : les habitants des campagnes, jusqu'ici autosuffisants en fruits et légumes, ont commencé à se tourner de plus en plus vers les grands distributeurs, qui s'approvisionnent essentiellement de l'étranger. « *Malgré le potentiel agricole élevé du pays, le secteur alimentaire est l'un des moins performants d'Europe* », a souligné la BNR dans son rapport sur l'inflation publié en février. Par ailleurs, dopée par les majorations des salaires et des retraites, l'inflation a atteint 3,3% en décembre dernier, son niveau le plus élevé depuis quatre ans. Les œufs (+43%), le beurre (+22%) et les fruits (+11%) ont enregistré en 2017 les plus fortes majorations de prix.

20
mars
2018

Journée internationale
de la Francophonie

LA **LANGUE FRANÇAISE**,
NOTRE **TRAIT D'UNION** POUR **AGIR**

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

LA CHRONIQUE de Dan Popa

Questions sans réponses

De temps en temps, je rencontre des banquiers étrangers ou des responsables de fonds d'investissements qui scrutent sur la carte de l'Europe les endroits où placer leur argent. Ils viennent à Bucarest discuter avec des représentants du ministère des Finances, ou ceux de la Banque nationale de Roumanie. De façon générale, les entretiens avec eux se résument aux questions suivantes : « Vous pensez qu'ils tiendront leurs promesses ? Que le projet X ira jusqu'au bout ? Ont-ils les ressources financières et humaines suffisantes ? Quelle sera la réaction de la banque centrale suite aux modifications fiscales ? »

Récemment, j'ai rencontré cinq de ces représentants, impatients de savoir ce qu'il se passait en Roumanie. De nouveau, les mêmes questions, et un air incrédule après leurs dernières réunions avec les autorités. ... « Avec une telle croissance, comment se fait-il qu'il n'y ait pas davantage d'investisseurs étrangers ? Pourquoi promettre des simplifications au niveau fiscal alors qu'en fait tout se complique ? Pourquoi augmenter les salaires quand il n'y a pas l'argent pour le faire ? Si l'économie croît, pourquoi l'État n'investit-il pas ? Pourquoi envoyer certains messages à l'étranger, notamment à Bruxelles, et faire exactement l'inverse après ? Pourquoi l'opposition est-elle aussi faible ? Ne voyez-vous pas que vous êtes au bord du gouffre ? »,

etc. Avant de reprendre : « Dans les pays voisins, en Hongrie, République tchèque ou Pologne, la croissance n'a pas été aussi forte, mais nous préférons pour l'instant investir là-bas parce que les fondamentaux tant économiques que financiers sont beaucoup plus solides et fiables », soutient un grand banquier londonien.

D'autant que mise à part la croissance, d'autres données ne sont guère encourageantes. « Le marché boursier local est nettement inférieur à celui d'autres pays voisins – les entreprises ont effectivement beaucoup de mal à se financer, ndlr –, les fonds de retraite privés ne sont pas du tout soutenus par l'État – il était même prévu à un moment donné de nationaliser le pilier II des retraites, ndlr –, les déficits fiscaux sont en augmentation et la consommation insoutenable à terme. Si le gouvernement comprenait qu'en période de croissance il faut lancer des investissements publics, surtout dans les infrastructures, ce serait excellent », ironise un autre financier.

Avant que le senior de la délégation ne conclut... « Décidez de ce que comptez faire, vous pourrez disposer de notre argent mais pas à n'importe quelles conditions, être sérieux est le premier critère. »



CCC annonce l'ouverture de 300 postes en Roumanie

Fournisseur international de solutions de service clientèle de haute qualité, CCC est à la recherche de collaborateurs francophones pour ses sites de Bucarest et Braşov, de formidables opportunités professionnelles étant également proposées pour les locuteurs anglophones, hispanophones, lusophones et italophones.

« Nous comptons recruter 300 collaborateurs d'ici juin 2018 en vue de répondre aux besoins de Ryanair, Turkish Airlines, Enel et de nos partenaires du secteur bancaire, du e-commerce et des télécommunications. Dans le cadre du développement de CCC sur le marché roumain, nous sommes à la recherche de professionnels flexibles, ouverts, fiables, motivés par le travail en équipe et soucieux d'offrir un service optimal aux clients », affirme Roxana Ştefan, responsable des ressources roumaines au sein de CCC Roumanie.

CCC est présent à Bucarest, sur le Blvd. Basarabia, depuis 2007. Plus de 500 collaborateurs répartis sur quatre étages prennent en charge les demandes et réservations des clients par téléphone, e-mail, chat ou appel vidéo. Ouvert en 2014 au cœur de la ville, son site de Braşov compte à présent plus de 200 collaborateurs.

À propos de CCC

Acteur majeur du marché en Europe, CCC propose des solutions de service clientèle de haute qualité depuis maintenant 20 ans. Répartis sur 18 sites dans 8 pays, ses plus de 6 000 collaborateurs fournissent une expérience optimale en matière d'assistance téléphonique, de campagnes sortantes, de communication client par e-mail, chat et réseaux sociaux, et d'activités de back-office. L'excellence de CCC a été récompensée par 52 distinctions internationales.

Si vous souhaitez en savoir plus ou soumettre votre candidature, rendez-vous sur bucharest.yourccc.com ou sur brasov.yourccc.com, ou contactez l'équipe des ressources humaines de Bucarest (+40 21 405 9000). Nous avons hâte de vous accueillir dans l'un de nos open spaces !



DÉCOUVREZ la qualité du café obtenu par créativité!

Profitez d'un café parfait, préparé avec la machine NESCAFÉ® Dolce Gusto® DROP. Le design inspiré par une goutte de café, la technologie moderne et la pression jusqu'à 15 bars vous offrent une expérience excellente!

De nos audacieux cafés espresso aux chocolats chauds qui cajoient vos sens, sans oublier les cafés latte macchiato qui chaque fois impressionnent avec leurs trois couches, les boissons Nescafé® Dolce Gusto® sont conçues de telle sorte que chaque goutte inspire qualité et style. Visitez et commandez sur www.dolce-gusto.ro



Qui est l'électeur roumain ?

Propos recueillis par Ioana Lazăr

Selon un sondage de début janvier réalisé par le Centre roumain de sociologie urbaine et régionale, 87% des Roumains se disent très déçus par l'actuelle classe politique dominée par les sociaux-démocrates. Pourtant, si demain des élections anticipées avaient lieu, ce serait toujours le Parti social-démocrate (PSD) qui les remporterait, informe la même source. D'où vient cette contradiction ? Qui est l'électeur roumain ? Explications avec le psychologue Daniel David, professeur de sciences cognitives à l'université Babeş Bolyai de Cluj.

Regard : Quelles sont les principales catégories au sein du corps électoral roumain ?

Daniel David : Je parlerai de ces catégories en rappelant d'abord que le milieu rural reflète une Roumanie traditionnelle, adepte de la concentration des pouvoirs et dont le regard posé sur l'avenir est plutôt méfiant. Au pôle opposé, on trouve une Roumanie moderne, urbaine, tournée vers les valeurs occidentales et qui perçoit l'avenir comme une opportunité. Dans ce contexte, on peut effectivement distinguer d'une part l'électorat jeune de 18 à 35 ans issu de la génération Y, pro-occidentale et qui, à la différence des autres catégories d'âge, montre un haut niveau de confiance interpersonnelle. Ce sont les électeurs les moins contaminés par le communisme. Puis il y a ceux de 35 à 55 ans, la génération X, dont presque la moitié embrasse toujours les valeurs du régime d'avant, tandis que les autres se sont orientés vers l'espace européen. On assiste donc à une dichotomie au sein même de cette génération qui, ne l'oublions pas, en 1989, était celle des jeunes communistes. Viennent enfin les plus de 55 ans qui malheureusement restent, de nos jours encore, tributaires des communistes. Née et formée sous l'ancien régime, cette dernière génération a du mal avec le présent. Il y a donc une vraie scission au sein du pays, avec deux Roumanies : l'une européenne, formée principalement par la jeune génération, et l'autre, ancienne, appartenant à ceux de plus de 55 ans. Les deux se partagent les électeurs de la troisième génération, celle du milieu.

Comment l'électeur roumain fait-il son choix ? Quels sont les principaux mécanismes qui se déclenchent au moment où il met son bulletin de vote dans l'urne ?

Certains sont fidèles à tel ou tel parti ou leader politique au point qu'ils leur accordent leur vote quoi qu'il advienne. D'autres réagissent plutôt de façon impulsive, c'est la catégorie la plus sensible aux déclarations susceptibles d'avoir un impact sur son quotidien ; en général, ils votent pour le moindre mal. Il y a les indécis, qui s'avèrent les plus réceptifs à tout ce qui peut se passer durant la campagne électorale, puis ce pourcentage plutôt faible d'électeurs informés. À la différence d'autres pays, les partis roumains n'aident pas l'électorat à faire son choix. Malheureusement, nous manquons de culture politique et nous nous trouvons actuellement en pleine période de survie. Selon une analyse psychoculturelle récente réalisée dans plusieurs pays européens, en Roumanie, la survie passe avant l'émancipation et le développement personnel. C'est un contexte qui favorise toutes ces figures providentielles qui, bien que corrompues, se permettent de faire de l'aumône électorale auprès d'un électorat dupe et manipulable. Nous vivons dans un pays où l'électorat privilégiera les avantages que tel ou tel candidat lui accordera plutôt que sa moralité. Conséquence, même si un candidat a des qualités, il n'est pas évident qu'il puisse s'en servir pour remporter des élections.

« Il nous faudrait attendre encore une bonne vingtaine d'années avant que la jeune génération joue le rôle social censé lui donner l'occasion de changer le profil psychoculturel du pays, et le rendre véritablement intégrable à l'espace européen. »

Cette nostalgie de l'ancien régime pourrait-elle détourner le pays des valeurs occidentales ?

La Roumanie est actuellement dirigée par une masse de personnes formées sous le communisme qui concentre entre ses mains l'ensemble du pouvoir. Or, cette masse agit selon des valeurs incompatibles avec les valeurs européennes. La construction de l'Europe moderne repose sur deux piliers fondamentaux : l'autonomie individuelle et la décentralisation des pouvoirs. Le profil culturel de la Roumanie est au pôle opposé. Il se fonde sur le collectivisme qui prône l'interdépendance entre les individus et sur la centralisation des pouvoirs. Il nous faudrait attendre encore une bonne vingtaine d'années avant que cette jeune génération en contact permanent avec les valeurs occidentales joue le rôle social censé lui donner l'occasion de changer le profil psychoculturel du pays, et le rendre véritablement intégrable à l'espace européen.

Les Roumains ne seraient-ils décidément plus pro-européens ?

Les traces que le communisme a laissées dans le mental des Roumains ont gagné en visibilité lors de la dernière crise économique. Toutes ces voix qui auparavant n'osaient s'opposer à Bruxelles se font de nouveau entendre. Elles rappellent l'époque où les étrangers étaient perçus comme des menaces à l'adresse du régime communiste, l'Occident était la source de tous les maux et le peuple roumain était le plus fort au monde. On assiste même à une coordination des discours des leaders dans les anciens pays communistes. Je pense par exemple à la Pologne ou à la Hongrie. Les leaders populistes agissent selon des principes qu'ils n'associent pas forcément au communisme, mais qui le sont. Pour revenir à la Roumanie, comment moderniser un pays où le niveau de confiance entre les individus est l'un des plus bas d'Europe ? Un degré déficitaire de confiance nuit à la coopération au sein de la société et rend impossible la mise en place d'institutions performantes et modernes capables de valoriser le potentiel humain.

Les prochaines élections sont-elles susceptibles de changer la donne ?

Tout dépend des candidats. L'électorat a compris l'erreur de son absentéisme au scrutin de 2016 quand seulement 29% des jeunes se sont présentés aux urnes. Si demain un candidat de type Emmanuel Macron surgissait sur la scène politique roumaine, je pense qu'il aurait des chances réelles de mobiliser l'électorat et peut-être de changer, par la suite, le visage de la Roumanie.



SARO.SA.17.11.0368

PRÈS DES ROUMAINS, TOUT AU LONG DE LEUR VIE

La santé, tout comme la vie, représente un voyage, avec ses hauts et ses bas, avec ses difficultés, plus ou moins importantes, permanentes ou transitoires. Dans ce voyage, en tant que partenaire pour la santé, Sanofi reste près des Roumains tout au long de leur vie. Notre but est de protéger et de soutenir ceux qui sont confrontés à des problèmes de santé, et de les aider à jouir pleinement de leur vie.

SANOFI  Empowering Life

© Sorin Onișor

Le match de la justice

Mesdames et messieurs, bienvenue au combat du siècle, censé régler définitivement le sort de la justice en Roumanie. La transformer enfin en parangon de vertu, bien lui ajuster le bandeau sur les yeux (car elle est aveugle, n'est-ce pas ?), et reprendre d'une main ferme son glaive vengeur.

À ma droite, Laura Codruța Kovesi, chef de la DNA, la Direction nationale anti-corruption, entraînée par le président de la République lui-même et soutenue, dans la rue et sur les réseaux sociaux, par des dizaines de milliers de partisans bruyants et inventifs.

À ma gauche, Tudorel Toader, professeur émérite de droit, ministre de la Justice, entraîné par Liviu Dragnea, président du Parti social démocrate (PSD), l'homme qui dirige d'une main de fer la majorité parlementaire.

Les premiers rounds ont eu lieu il y a à peine un an, lorsque des centaines de milliers de personnes ont manifesté à travers tout le pays contre une ordonnance d'urgence qui abolissait de facto l'abus de pouvoir. Miraculeusement, le texte éliminait toute possibilité de procès pour des dizaines de ministres, parlementaires, maires ou responsables locaux de la majorité. Réponse de la rue : „DNA să vină să vă ia!” – « Que la DNA vienne vous embarquer ! »

Intenable ! Retrait de l'ordonnance donc, et remplacement du Premier ministre : KO technique pour LCK (Laura Codruța Kovesi).

Le PSD et son allié ALDE ont longuement ruminé leur échec et procèdent désormais par étapes. Une commission parlementaire spéciale vient de modifier trois lois fondamentales, concernant l'organisation judiciaire, le statut des magistrats et l'organisation et le fonctionnement du CSM (Conseil supérieur de la magistrature), garant de l'indépendance des magistrats. La Cour constitutionnelle les a aussitôt retoquées, les parlementaires devront revoir leur copie.

Côté DNA, l'opinion en apprend aussi de belles : procureurs aux méthodes de voyous, chantage, soupçons de corruption, dossiers bâclés ou classés sur commande, etc.

Tudorel Toader a donc proposé la destitution de la patronne de la DNA, suite à une violente campagne de presse, orchestrée par des personnalités politiques déjà condamnées pour corruption, ayant des procès en cours.

La Constitution roumaine permet au chef de l'État de s'opposer à cette destitution. Klaus Iohannis déclare à tout va qu'il est très content du travail de la DNA. Du coup, Laura Codruța Kovesi peut espérer aller jusqu'au bout d'un mandat qui s'achève l'année prochaine. Et peaufiner ainsi son image de déesse de la lutte anti-corruption. À 44 ans, c'est un bon point de départ pour une nouvelle carrière. Politique ou pas.

Zebra

Amicalement
vôtre,
**Mihaela
Dedeoglu.**

Du lundi au
vendredi,
de 10h à 13h.





**FRANCE
MÉDIAS
MONDE**



**ANCA NĂSTASE
MATEI VIȘNIEC
VASILE DAMIAN**

40 DE MINUTE

DUPLEX BUCUREȘTI-PARIS ■ LUNI-VINERI 18:15

București 93.5 FM ■ Iași 97.9 FM ■ Craiova 94 FM ■ Sibiu 89 FM ■ Cluj-Napoca 91.7 FM
Timișoara 96.9 FM ■ Chișinău 107.3 FM

Disponibil pe rfi.ro

Elles le font

Mihaela Rodina

Confronté aux promesses non tenues des autorités, le milieu associatif se mobilise pour remettre sur pied un système de santé défaillant. Exemple : l'association *Dăruiește Viață* (Donne vie) va construire le premier hôpital oncologique pour enfants financé intégralement par des dons privés. Les travaux devraient commencer fin mars et s'achever mi-2019.

Carmen Uscatu et Oana Gheorghiu, les « âmes » de l'association *Dăruiește Viață*, n'en reviennent toujours pas : fin 2017, plus de 100 000 personnes et 1 400 sociétés ont répondu à leur appel et donné plus de quatre millions d'euros en l'espace de trois semaines seulement.

« Ce fut une campagne sans précédent, nous n'avions pas anticipé une telle réaction, confie Oana. Les gens ont ressenti le besoin de s'accrocher à un projet,

précisément parce que rien ne bouge. Ils se sont dit qu'ils allaient faire eux-mêmes quelque chose pour le système de santé. »

Car effectivement, rien ne bouge. « Il y a des études de faisabilité pour construire des hôpitaux qui datent du début des années 2000, et qui n'ont rien donné, intervient Carmen. Notre projet a suscité de l'intérêt parce que beaucoup d'hôpitaux sont en très mauvais état, ils sont restés au niveau des années 1970,



A G E N D A S • C A L E N D R I E R S

IMPRIMERIA
ARTA
GRAFICA
www.artagrafica.ro



EGO
www.ago.ro

« Nous avons rénové la section d'oncologie pédiatrique de l'hôpital de Braşov, la clinique d'oncologie pédiatrique de Timișoara, construit 18 chambres stériles, et deux laboratoires de diagnostic des leucémies. »

certains n'ont même pas de toilettes dans les salles d'attente. Sans parler des infections nosocomiales, c'est un désastre. »

Le bâtiment de six étages qui sera construit dans la cour de l'hôpital Marie Curie de Bucarest comportera un bloc opératoire, des sections de radiothérapie, de thérapie intensive et de neurochirurgie. Ce premier hôpital oncologique destiné uniquement aux enfants sera une construction « verte » non seulement en termes énergétiques, mais aussi dans le design : ses salles ressembleront à des jardins ou des forêts.

Les deux diplômées en économie, marquées par le sort d'un petit garçon atteint de leucémie qui ne pouvait pas être soigné en Roumanie, n'en sont pas à leur première initiative financée par des dons privés. « Nous avons rénové la section d'oncologie pédiatrique de l'hôpital de Braşov, la clinique d'oncologie pédiatrique de Timișoara, construit 18 chambres stériles, et deux

laboratoires de diagnostic des leucémies. » La liste aurait pu être plus longue mais à plusieurs reprises, Carmen et Oana se sont heurtées au refus de directeurs d'hôpitaux « souvent trop orgueilleux » pour accepter des dons.

Loin de se laisser décourager, les deux femmes sont devenues encore plus déterminées. « La première réponse qu'on reçoit quand on propose quelque chose à un fonctionnaire public est que c'est impossible. Mais à force d'insister, de rappeler et de demander des audiences toutes les semaines, nous arrivons à faire avancer les choses », assure Oana. « Tout cela n'est toutefois pas normal, nous devrions bénéficier du soutien des autorités », complète Carmen.

Alors pourquoi l'État ne fait-il pas plus pour améliorer les choses ? « Incompétence et refus d'assumer ses responsabilités », répondent-elles à l'unisson, ajoutant

qu'une grande partie des fonds consacrés au secteur de la santé ont souvent été détournés.

Une autre ONG, l'Association de médecine pour la santé publique, elle aussi soucieuse de venir en aide aux enfants malades de cancer, forme des volontaires afin d'accompagner ceux qui se rendent à des contrôles réguliers à l'hôpital Marie Curie. Raluca Tănase, sa présidente, aime mesurer le succès de son association « en nombre d'heures passées par les bénévoles avec les patients, mais aussi en nombre de sourires » offerts ou arrachés à ces derniers. Les bénévoles, une centaine actuellement dont 80% sont des collégiens et des étudiants, jouent, dessinent, créent des objets avec les enfants, passent du temps à leur chevet, nettoient, conseillent les parents.

« Du coup, les enfants sont moins inquiets, leurs parents moins stressés et la prochaine fois, ils

reviendront plus sereins, confie Raluca. L'idée est de transformer l'hôpital en un environnement familial. »

L'expérience de cette ONG, qui a commencé avec des moyens modestes – quelques crayons et des feuilles de papier –, « montre qu'avec très peu d'argent, on peut faire beaucoup de choses, assure Raluca. Les volontaires ont la chance de changer des destins, et ils le ressentent ».

Cette jeune femme, qui a elle-même été soignée d'un cancer à l'hôpital Marie Curie, a par ailleurs mis sur pied un magasin de charité dénommé « La Taica Lazăr », dont les bénéfices vont au financement de ses projets. « Il est impressionnant de voir des gens qui, sans être aisés, viennent au magasin pour offrir des objets. Nous pouvons dire que nous avons formé une communauté, et un cercle vertueux des bonnes œuvres. »

LA CHRONIQUE
de **Matei Martin**

journaliste à Radio România Cultural
et Dilema veche

Pour un « Pacte culturel européen »

En 2019, la Roumanie assurera pour la première fois la présidence du Conseil de l'Union européenne. Mais quels pourraient être les objectifs d'une présidence roumaine ? À moins d'un an de l'échéance, Bucarest n'a pas encore assumé d'agenda. Or, la culture, qui reste une zone réglementée et financée au niveau national, mériterait d'y occuper une place significative.

Mis à part quelques programmes de financement européen – dont « Europe créative » –, il n'y a pas vraiment de normes ni de priorités établies au niveau communautaire dans le domaine culturel. Les contributions des États à la conservation du patrimoine et à la stimulation de la culture sont inégales, tant en termes nominaux qu'en pourcentage du produit intérieur brut (PIB). Il y a des différences entre les États « grands » et « petits », tout comme il y a des différences en fonction de l'architecture de ces États, la culture étant financée dans des proportions différentes par le pouvoir central, les gouvernements de région, les

collectivités locales, etc. En 2015, les pourcentages les plus élevés du PIB alloués à la culture se trouvaient en Hongrie (2,1%) et en Estonie (2%). Les dépenses les plus faibles sont en Irlande (0,6% du PIB), en Grèce, en Italie et au Royaume-Uni (0,7% du PIB). La moyenne de l'UE se situe à environ 1% (source : Eurostat).

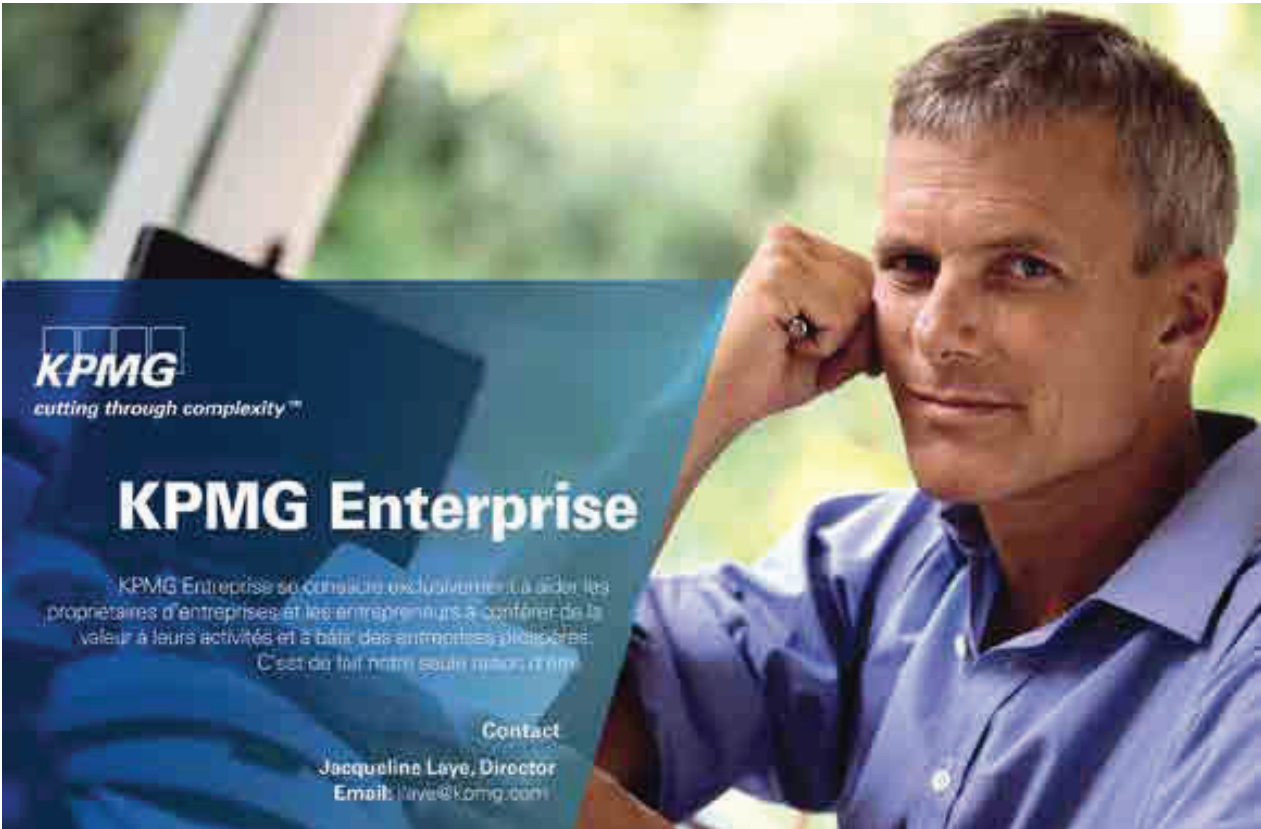
La Roumanie est aujourd'hui au-dessus de cette moyenne, avec 1,2% du PIB alloué à la culture. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Pendant des années, le ministère de la Culture fut en situation de détresse, avec un budget bien en dessous de ce pourcentage.

Durant les deux prochaines années, il y aura des dépenses « exceptionnelles » : fête du Centenaire, Europalia (festival d'art international), saison culturelle franco-roumaine, Timișoara, capitale européenne de la culture en 2021, entre autres. Ces événements, tout à fait bienvenus, fragilisent toutefois le financement du secteur culturel dans son ensemble ; il est à craindre que certaines contributions seront revues

à la baisse. Par ailleurs, si l'on compare les sommes consacrées à la culture à la taille de la population, la Roumanie est dernière au sein de l'UE, allouant moins de 100 euros par habitant et par an à la culture.

Certaines organisations internationales imposent aux États membres d'allouer un budget fixe aux domaines stratégiques. Une proposition pourrait être que l'Union européenne recommande une unité de mesure commune (par exemple, 1,5% du PIB) pour les ressources culturelles. Un pacte européen pour la culture serait une garantie de stabilité pour les politiques culturelles. Et une garantie de mise en œuvre de l'engagement déclaré de l'Union en faveur de la culture.

Lors de sa présidence européenne, la Roumanie devrait proposer, au sein d'un Conseil des ministres de la Culture, un débat sur un tel « Pacte culturel européen ». Au-delà d'autres domaines prioritaires, et qui le resteront, cet engagement serait tout à son honneur.





Vue autrement

Plusieurs fois, les journalistes et photographes de *Regard* sont allés en République de Moldavie ou en Transnistrie, l'enclave séparatiste située rive gauche du fleuve Dniestr. Reportages, entretiens, nous avons souvent analysé la situation politique et sociale de cette région limitrophe de la Roumanie.

Il y a un peu plus d'un an, la journaliste Julia Beurq avait rapporté des images de Tiraspol, la capitale de la Transnistrie, une ville méconnue, oubliée. De la même façon, nous avons voulu cette fois-ci montrer les différents visages de Chişinău, capitale de la République de Moldavie. Quelle est son histoire ? Qui sont ses habitants ? Quelle atmosphère se dégage de ses grandes avenues, marchés et petites rues ?

Elle aussi souffre d'un manque de reconnaissance, elle aussi a besoin qu'on la regarde, sans doute autrement. Ic

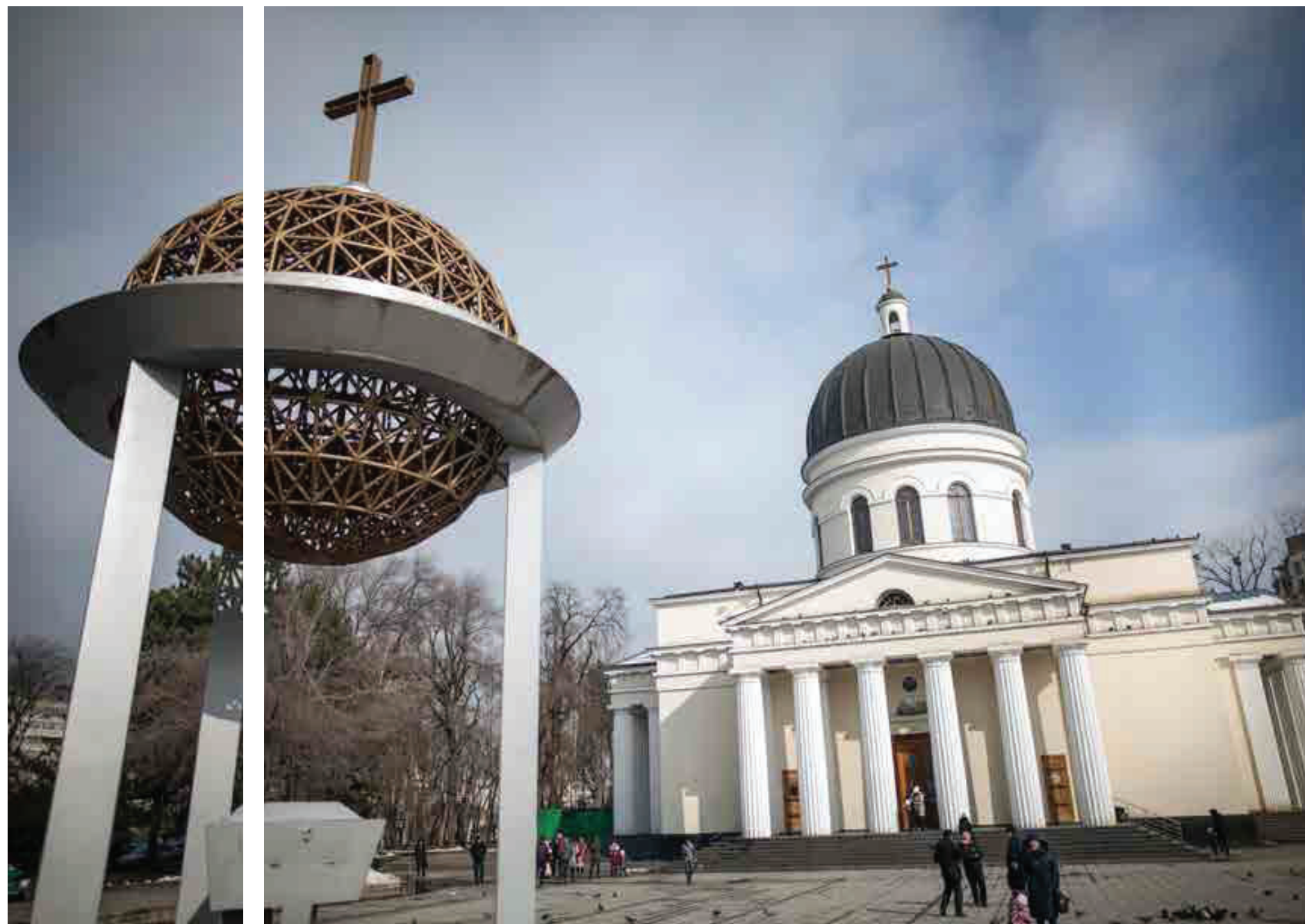
Texte et photos : Mihai Barbu



Valentin Olari (47 ans) vend ses tableaux sur la place du marché, dans le centre de Chișinău. Il peint depuis l'âge de 12 ans.
« Je fais ça toute la journée. Les ventes sont difficiles mais au moins, c'est un travail honnête. »



Chişinău a elle aussi son Arc de triomphe, construit en 1841 pour marquer la victoire de l'Empire russe sur l'Empire ottoman lors de la guerre de 1828-1829.



La cathédrale de la Nativité (*Catedrala Naşterea Domnului*).



Musée d'histoire de Chişinău
(et ancien château d'eau).



Boutique de ventes de l'usine de sucreries Bucuria,
fondée en 1946. Les bonbons Bucuria sont tout un
symbole en République de Moldavie, bien connus
aussi hors de ses frontières.



Dans le petit magasin de vins de Tatiana Dementieva (58 ans)...
« J'aurais aimé vivre dans une ville plus riche, plus propre,
plus stable politiquement et où l'on sourit davantage. C'est
dommage, les gens d'ici ont beaucoup de cœur, mais souvent,
ils partent. Heureusement, il nous reste notre vin. »

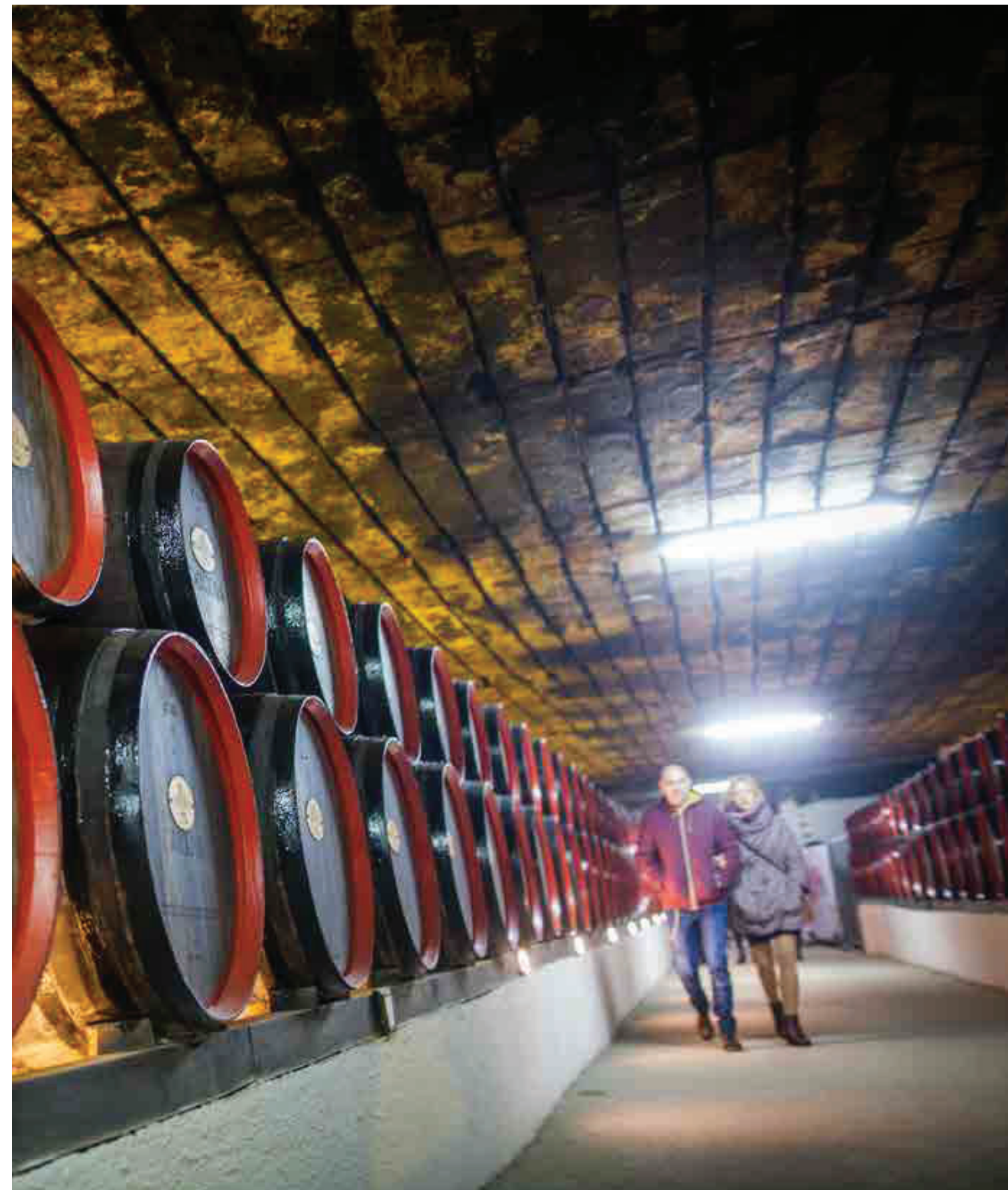


Le complexe mémorial « Eternitate » (Vecinostî en russe), ou Mémorial de la victoire, inauguré en 1975 en hommage aux soldats morts durant la Seconde Guerre mondiale.



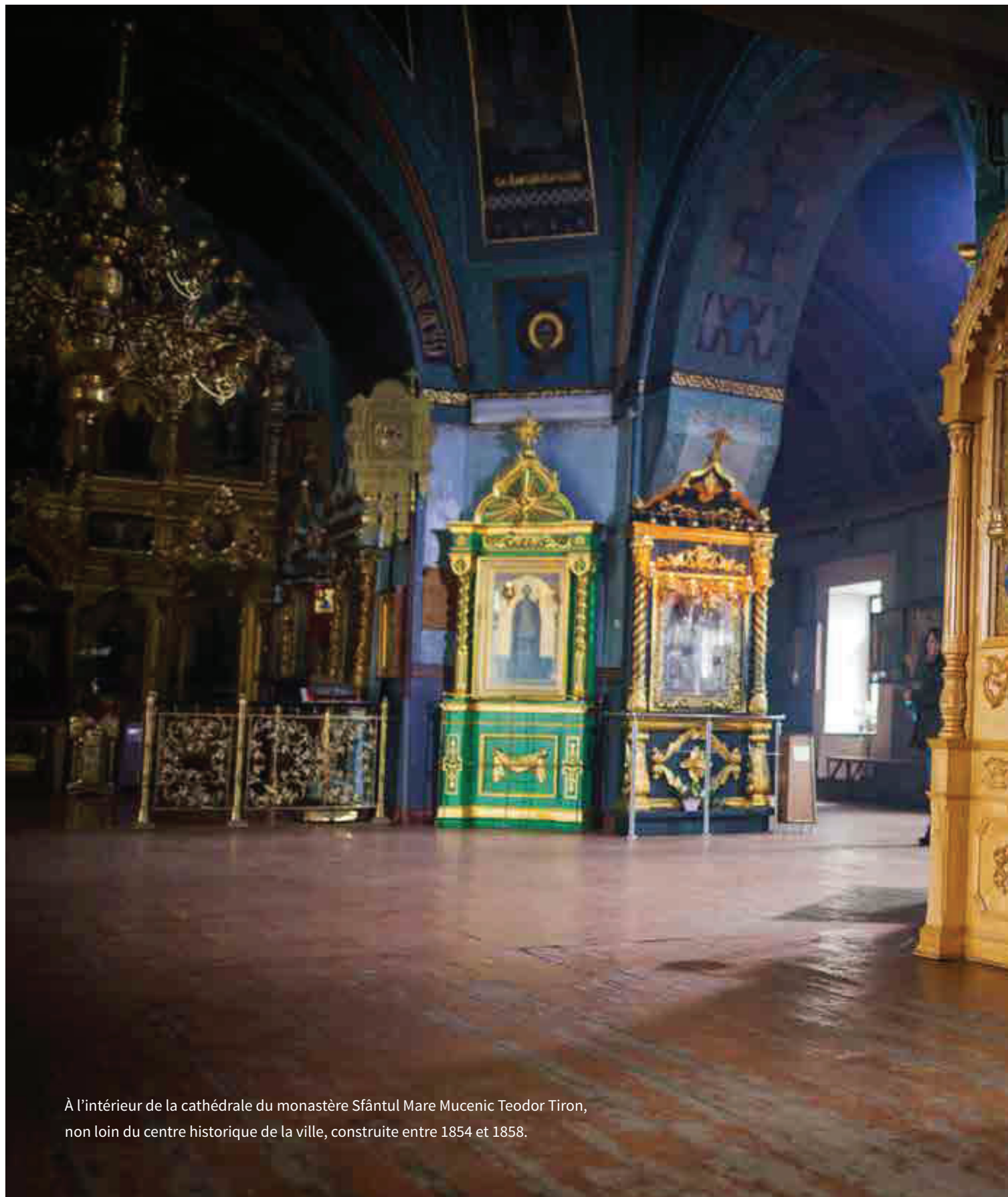
Le cimetière Sfântul Lazăr, l'un des plus grands cimetières d'Europe, étendu sur 200 hectares et accueillant plus de 300 000 tombes, dont 600 caveaux. Une partie du cimetière, où reposent les soldats allemands morts pendant la Seconde Guerre mondiale, appartient aux autorités allemandes. Plus de 10 000 Juifs y sont également enterrés.

Au sein du combinat de vins Cricova, situé à 11 km de Chişinău et connu pour ses caves labyrinthiques immenses. Emblème de la tradition viticole moldave, ce complexe fut fondé en 1952. Il aurait notamment hébergé la collection privée du nazi Goering suite à la défaite allemande.





La statue de Ștefan cel Mare à l'entrée du parc éponyme.



À l'intérieur de la cathédrale du monastère Sfântul Mare Mucenic Teodor Tiron, non loin du centre historique de la ville, construite entre 1854 et 1858.





Le fameux restaurant La Taifas, spécialisé dans les plats moldaves.



Teodora Dumitru (65 ans) : « Pour les retraités, c'est dur, je ne touche que 854 lei par mois (lei moldaves, soit environ 42 euros, ndlr) après toute une vie de comptable. Vous pensez qu'un jour la Roumanie et la Moldavie seront de nouveau ensemble ? »



Chaotique ou charmante, grise ou verdoyante, soviétique ou coquette, aucune ville ne semble recueillir des étiquettes aussi contrastées que Chişinău, capitale de la République de Moldavie. Les guides touristiques n’aident pas non plus : entre ceux qui évoquent une « *ville blanche baignée d’une mer verte* » et ceux qui dépeignent au contraire une « *cité industrielle aux immeubles de type soviétique plutôt délabrés* », toutes les nuances sont permises.

Y aurait-il donc plusieurs Chişinău emboîtées telle une poupée russe ? La réponse réside peut-être dans l’histoire mouvementée de cette ville, qui a plusieurs fois changé de mains entre la principauté de Moldavie, la Russie, la Roumanie et l’Union soviétique, avant la proclamation de l’indépendance de la Moldavie, en 1991*. Chaque période fut accompagnée de son propre style architectural, de ses symboles et de ses plaies.

Nul autre repère de la ville ne semble mieux refléter ces soubresauts que l’actuel boulevard Ştefan cel Mare (Étienne le Grand) : cet axe nord-ouest/sud-est traversant Chişinău fut dénommé tour à tour rue *Moskovskaïa* (jusqu’en 1877), *Alexandrovskaïa* (jusqu’en 1924, en honneur aux tsars Alexandre I et II), *Alexandru cel Bun* (jusqu’en 1944, du nom du prince moldave du XVème siècle), et Lénine (jusqu’en 1991).

Le long de cette artère, on retrouve d’élégants bâtiments érigés à la fin du 19ème-début du 20ème siècle, telles la mairie, la Banque municipale (devenue la Salle d’orgue), ou encore la maison Hertza, aux côtés d’immeubles dans le pur style soviétique : la Maison du Gouvernement, le Parlement (ancien siège du Comité central du Parti communiste), ou encore l’hôtel Cosmos.

On peut aussi y admirer les monuments phares de la ville : l’Arc de triomphe, construit en 1841 pour marquer la victoire de l’Empire russe sur l’Empire ottoman lors de la guerre de 1828-1829, la statue en bronze d’Étienne le Grand, qui a plusieurs fois été déplacée au gré de l’histoire, ou encore l’imposante cathédrale néoclassique de la Nativité, se dressant au milieu du parc éponyme.

Entre les babouchkas qui vendent des légumes au marché central, les symboles soviétiques encore présents sur de nombreux bâtiments, et les cafés branchés, Chişinău projette l’image d’une capitale qui cherche encore son identité. Ironiques, amers ou nostalgiques, les récits d’écrivains, de journalistes ou de blogueurs montrent ces antagonismes.

« *Depuis que le cours de l’histoire a basculé du socialisme développé au capitalisme sauvage, Chişinău balance entre avoir et ne pas avoir un passé. Des quartiers historiques sont rasés pour faire place à des dortoirs* », déplore l’écrivain Iurie Colesnic.

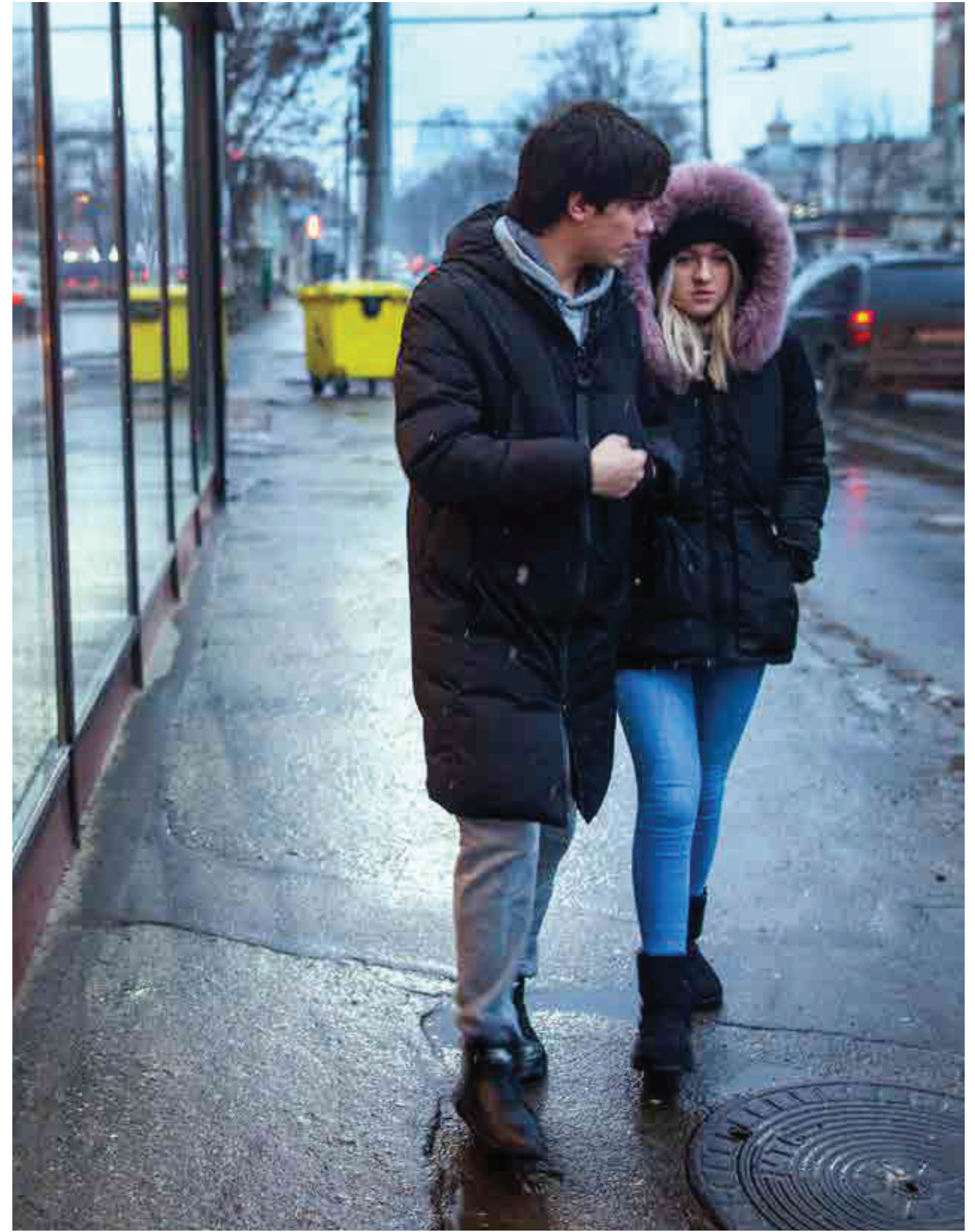
« *Sur toute la longueur du boulevard Ştefan cel Mare, il n’y a aucun kiosque à journaux, remarque l’activiste et blogueur Vitalie Sprânceană. Il y a en revanche des vendeurs de sous-vêtements, de pretzels, de chocolats, beaucoup d’or et d’argent, des banques, des bureaux de change.* »

Le journaliste George Damian y voit « *une ville de province coquette, qui vit à son propre rythme* ». Sorin Hadârcă, économiste, se dit charmé par les « *ruelles empreintes d’une tristesse mélancolique, pauvres et belles en même temps* ». « *C’est une ville chaleureuse et lumineuse, capitale européenne la plus verdoyante, en plein changement* », estime Taisia Foiu, bibliothécaire et âme du blog « *Chişinău, oraşul meu* » (Chişinău, ma ville), qui regrette néanmoins les mesures insuffisantes pour en protéger les joyaux architecturaux.

Pour la photographe Anetta Dabija (SaveChisinau), « *certaines zones du centre historique font penser à un conte. Recélant la magie des temps anciens, elles nous permettent de revivre le passé de Chişinău* ».

Mihaela Rodina

* Précédemment dénommée Bessarabie, la région fut partie intégrante de la principauté roumaine de Moldavie jusqu’en 1812, avant que le sultan de l’Empire ottoman ne la cède à la Russie. Elle restera alors une province de l’Empire russe jusqu’à la Première guerre mondiale – et ne sera unie à la Valachie que de 1856 à 1878 pour former la Roumanie indépendante. Suite à la conférence de Paris (1920), la Bessarabie sera officiellement assimilée à la Grande Roumanie. Mais le nouveau gouvernement soviétique ne reconnaîtra pas cette union et organisera, en octobre 1924, sur la rive gauche du fleuve Dniestr, la République autonome socialiste soviétique de Moldavie (RASSM), essentiellement peuplée de Russes – aujourd’hui Transnistrie, ou République moldave du Dniestr (RMN), toujours non reconnue par la communauté internationale. En vertu du pacte germano-soviétique de 1939 prévoyant la rétrocession de la Bessarabie à l’URSS, la Moldavie – à laquelle est rattachée la RASSM – deviendra, le 2 août 1940, la 13ème république fédérée de l’Union soviétique, avec pour capitale Kichinev (actuelle Chişinău). Cependant, dès 1941, la région sera occupée par les forces roumaines, alliées à l’Allemagne. Étendu jusqu’à Odessa, en Ukraine, le territoire de la RASSM, alors placé sous administration roumaine, sera un lieu de déportation pour les Roms et les juifs de Roumanie (dont environ 180 000 sur 300 000 périront). En août 1944, les Soviétiques reprendront la RASSM (Transnistrie) ainsi que la Bessarabie (actuelle Moldavie). Rétablie dans ses frontières de 1940, la région deviendra la République soviétique socialiste de Moldavie, avant de déclarer son indépendance suite à l’effondrement de l’Union soviétique en 1991. Aujourd’hui dénommée République de Moldavie, le pays est membre des Nations unies depuis 1992. Source : principalement l’encyclopédie Larousse.





Devant le musée militaire.



Le théâtre national
Mihai Eminescu.





La machine Orbán

Propos recueillis par
Hélène Bienvenu

Les Hongrois, qui voteront lors des élections législatives le 8 avril prochain, pourraient bien reconduire Viktor Orbán à la tête du gouvernement pour la troisième fois consécutive. Analyse de la situation avant le scrutin avec Csaba Tóth, politologue et fondateur du think tank Republikon.

Regard : Les élections parlementaires semblent jouées d'avance, peut-on néanmoins s'attendre à des surprises ?

Csaba Tóth : Rien n'est certain. Le Fidesz, le parti de Viktor Orbán, n'est pas dans une posture si victorieuse. À côté des scandales de corruption qui touchent le beau-fils du Premier ministre, son camp fait face à quelques problèmes. Son gouvernement a avoué avoir installé 1 300 réfugiés en Hongrie alors qu'il fait campagne contre les migrants. Ensuite, il y a Gergely Karácsony, politicien populaire et relativement jeune, qui mène le camp de l'opposition socialiste et porte désormais un message, reste à voir s'il sera largement suivi. Le scénario le plus plausible, c'est évidemment que le Fidesz remporte de nouveau les élections. Je doute néanmoins qu'il obtienne la majorité des deux tiers des sièges.

Quels sont les partis qui s'opposent ?

Il y a donc le Fidesz d'Orbán, le plus grand parti du moment, un parti de droite populiste. Côté opposition, il y a le Jobbik, un parti traditionnellement d'extrême droite radicale qui essaie de se « normaliser » en se replaçant à droite. Ses positions sont souvent assez proches du Fidesz, tout en jouant une forte carte anti-corruption. Du côté de l'opposition de la gauche-libérale, nous avons au moins trois ou quatre

acteurs d'envergure. Tout d'abord, l'alliance des socialistes menée par Gergely Karácsony (coalition MSZP), qui est effectivement le leader de l'opposition le plus populaire. C'est une sorte d'alternative démocrate de gauche. Viennent ensuite le parti des Verts (LMP), et le parti DK de l'ancien Premier ministre Ferenc Gyurcsány qui est aujourd'hui très décrié mais dont l'électorat est loin d'être négligeable. Il fait campagne sur une plate-forme très anti-Fidesz, accusant Viktor Orbán de corruption. Enfin, il y a le parti Momentum, un nouveau venu qui s'est fait remarquer pour sa campagne contre la candidature hongroise aux Jeux olympiques, l'an dernier. La plupart pourraient faire leur entrée au Parlement, bien que ce ne soit pas simple vu la nature du système électoral hongrois, qui implique de gagner des circonscriptions de façon individuelle. Il faut alors soit des alliances, soit un parti qui parvienne réellement à dominer tous les autres. Et il n'est pas certain que cela se produise. (1)

Comment expliquez-vous cette très probable seconde victoire de Viktor Orbán ?

Il y a deux facteurs de prime importance : une opposition très divisée, et du côté du Premier ministre des ressources financières colossales à disposition. Ce dernier bénéficie d'une communication bien pensée autour de la thématique de la migration et bien menée grâce à des moyens importants. L'an dernier, le



Le monde est ma scène, #la Wallonie est mon foyer

FRANCO DRAGONE

Franco Dragone illumine la planète de ses spectacles hors du commun. Aux côtés de milliers d'autres entrepreneurs, artistes, acteurs, designers et écrivains wallons, il exporte dans le monde entier un talent créatif typiquement belge. La Wallonie, une ouverture sur le monde.

Wallonia.be

gouvernent a dépensé 65 milliards de forints (plus de 200 millions d’euros, ndlr) en campagnes de communication. Or, un parti d’opposition ne reçoit en général que 800 millions de forints par an. Par ailleurs, du côté de l’opposition, il y a trop de messages diffus. Elle ne fait pas le poids face à la communication politique très bien organisée de Viktor Orbán. Le seul but des messages du gouvernement, financés par les impôts des Hongrois notamment lors des consultations nationales, c’est de garder les troupes du Fidesz motivées et unies en utilisant la figure d’un ennemi jugé source de tous les problèmes. La plupart des médias hongrois, entre des mains amies du gouvernement, relaient ces mêmes missives.

Comment se fait-il qu’en huit ans, depuis le retour de Viktor Orbán au pouvoir, l’opposition semble incapable de s’unir de manière crédible ?

Les partis d’opposition sont dans une situation très difficile. Ils sont sous-financés, disposent de peu de ressources et font souvent l’objet d’attaques non démocratiques de la part du gouvernement. Et puis comment résoudre le défi de la collaboration entre des partis qui ne s’entendent pas ? Ils gaspillent leur précieuse énergie dans des batailles internes. De son côté, le camp du Fidesz reste plutôt intact. Les soutiens du Fidesz internalisent les messages de Viktor Orbán, et ils croient dans les conspirations de George Soros (milliardaire américain d’origine hongroise fondateur d’Open Society Foundations, fondation qui finance de nombreuses ONG de l’espace post-communiste, ndlr). Même si l’opposition tente d’utiliser les derniers scandales qui touchent le Fidesz. (2)

Comment Orbán joue-t-il la carte des minorités hongroises à l’étranger ? Les Hongrois de Roumanie,

qui disposent majoritairement du droit de vote, pourraient-ils influencer sur le résultat des élections ?

Lors des dernières élections, en 2014, les minorités hongroises de l’étranger ont décidé d’un seul siège sur 199 de l’hémicycle. Cette fois-ci, du fait d’un plus grand nombre d’électeurs, leur poids pourrait s’élever à deux, maximum trois sièges. Si Viktor Orbán ne fait pas directement campagne en Transylvanie, il est vrai qu’il a été très généreux vis-à-vis des institutions actives auprès de ces minorités hongroises.

Risque-t-on de voir apparaître des changements à l’occasion d’un possible troisième mandat ?

La manière de gouverner de Viktor Orbán est plutôt autocratique, ce qui ne veut pas dire que la Hongrie soit pour autant une autocratie. Le Premier ministre donne son approbation ou décide lui-même sur la quasi totalité des sujets. Le système Orbán n’est pas une démocratie européenne, ce n’est pas non plus un régime autocratique, c’est un régime hybride, très centré sur le Premier ministre, impensable sans la figure de Viktor Orbán. En cas de victoire, je ne crois pas qu’on assistera à un changement de cap. Au contraire, si Orbán gagne de nouveau, on verra sûrement une consolidation du pouvoir, et du conglomérat médiatique pour l’aider à rester au pouvoir. De fait, je pense que son secret, ce sont les médias. La plupart sont entre des mains alliées du gouvernement et délivrent des messages très ciblés. Si on écoute les médias publics ou ceux qui sont contrôlés par les amis de Viktor Orbán, les seules nouvelles qu’on entend sont liées à Georges Soros, aux migrants... Ce ne sont pas de vraies informations. Orbán a réussi à construire une petite bulle médiatique, très bien gérée, qui lui permet de rester au pouvoir.

(1) Selon un sondage de l’institut Medián réalisé fin janvier, le Fidesz jouirait des faveurs de 37% des Hongrois. Le Jobbik est lui à 13%, la coalition du MSZP se situe à 11%, DK, le parti de Ferenc Gyurcsány est à 9%, LMP à 6%, et Momentum n’est plébiscité que par 1% de la population.

(2) L’Office européen de lutte antifraude (OLAF) a publié fin janvier un rapport, en partie diffusé par un média hongrois. Elle y épingle Elios Zrt, une entreprise à l’époque détenue par le beau-fils de Viktor Orbán, jugée coupable de sérieuses irrégularités et de conflits d’intérêt. Entre 2011 et 2015, Elios Zrt a remporté d’importants appels d’offres, financés par des fonds européens, visant à moderniser l’éclairage public de plusieurs municipalités hongroises.

RECTIFICATIF : Dans l’article « Qui sont les Hongrois ? » – page 76 du numéro précédent de *Regard* –, nous avons écrit que « la question de l’appartenance de la Hongrie à l’Est ou à l’Ouest de l’Europe traverse l’histoire du pays depuis la fondation de l’État à la fin du 19ème siècle ». Or, l’État hongrois s’est fondé au tournant des 9ème et 10ème siècles.

L’est de l’Ukraine toujours perdu

Les relations entre l’Ukraine et la Russie semblent plus que jamais tendues. Plusieurs incidents ont notamment éclaté mi-février à Kiev, des manifestants s’en prenant à des bâtiments officiels russes à coups de pierres et d’œufs. Responsable de plus de 10 000 morts et de centaines de milliers de déplacés depuis avril 2014, le conflit dans l’est de l’Ukraine avait suivi l’annexion russe de la Crimée. Rangés du côté de Kiev, les Occidentaux accusent la Russie d’apporter son soutien militaire aux rebelles pro-russes dans l’est du pays, Moscou démentant catégoriquement. Car le conflit se poursuit toujours dans le Donbass malgré les accords de Minsk censés mettre fin, il y a trois ans, aux hostilités entre séparatistes pro-russes et forces pro-gouvernementales. En 2017, l’armée ukrainienne a annoncé la mort de 190 soldats et 85 civils dans la zone de guerre, plus que jamais isolée du reste du pays malgré le discours de Kiev et les sanctions internationales envers Moscou. Fin janvier, le Trésor américain a annoncé de nouvelles sanctions à l’encontre de 21 personnes et 9 entreprises russes entravant la paix en territoire ukrainien. Pendant ce temps-là, les habitants de la zone de guerre restent livrés à eux-mêmes.



Capture d’écran du site du quotidien français *Le Monde* sur l’un des derniers articles concernant le conflit en Ukraine, qui date de fin décembre 2017. À ce moment-là, les autorités de Kiev et les séparatistes avaient échangé plusieurs centaines de captifs.



« Martenitsa », tradition antique

Alors que les Roumains célèbrent leurs *mărțișoare*, les Bulgares se doivent d’offrir et d’arborer dès le 1er mars un « martenitsa », couple de petits pompons rouge et blanc, jour de « Baba Marta » (littéralement, grand-mère mars). En plein centre de Sofia, la capitale bulgare, les statues des père et fils Slaveykov, célèbres poètes, sont eux-mêmes décorées de Pizho et Penda, ces pompons symbolisant l’harmonie entre l’homme et la femme, entre le froid et le chaud, entre l’hiver et l’été, et surtout l’arrivée du printemps. On les attache aussi aux arbres fruitiers. Le « martenitsa » est également un signe de chance puisque la légende locale veut qu’au 7ème siècle, un faucon messager ait annoncé une grande victoire face aux Byzantins grâce à un fil blanc taché de rouge. Si les symboles et les légendes varient d’un pays à l’autre – principalement en Roumanie, République de Moldavie, Bulgarie, Grèce, République de Macédoine et Serbie –, cette tradition aurait pour origine commune les rites du renouvellement de la civilisation thrace, du 4ème millénaire av. J-C au 1er siècle. Elle a d’ailleurs été reconnue par l’Unesco, il y a quelques mois, comme partie intégrante du patrimoine immatériel de l’humanité.

Texte et photo : Dimitri Dubuisson

PRÉCISION : Dans l’article « La piste bulgare » – page 79 du numéro précédent de *Regard* –, nous avons mis en avant l’essor touristique de Bansko, la fameuse station bulgare de sports d’hiver. La rédaction souhaite aujourd’hui préciser qu’une importante polémique est apparue dans le pays suite à l’officialisation d’un projet de deuxième téléphérique au départ de la ville. Un projet évidemment soutenu par l’industrie locale et la plupart des skieurs, mais à laquelle s’opposent vivement les défenseurs de la nature. De nombreuses manifestations ont même eu lieu un peu partout dans le pays.

Numărul 12 • primăvara - 2018

REGARD

SUPLIMENT al revistei francophone **REGARD**
SÉLECTION DE ARTICLES TRADUS

regard.ro

Edito

Chipeș încă

Zgomotos, murdar, rece uneori, știe să fie și liniștit, cald sau chiar să sucească mințile cu parfumul său îmbietor. Pot să-l înțeleg și pe cei - mulți - care nu-l mai suportă, că vor să-l părăsească. Dar pentru mine, Bucureștiul este orașul cel mai emoționant dintre metropolele pe care le cunosc. Adesea, am senzația că ochii îi însoțesc numai în lacrimi. Pare să nu-și fi revenit încă din trauma provocată de dictatorul nebun care l-a mutilat, pare să nu-și fi revenit încă din socul celor câtorva cutremure care l-au subrezit și mai mult. Când era mai tânăr, era atât de chipeș, se vorbea despre el ca despre un june parizian. Astăzi, Bucureștiul este un domn în vârstă care are nevoie să fie ocrotit și îngrijit. Din păcate, este agresat în continuare, l se cere să se transforme, să se comporte tinereste cu orice risc. Ori lui l-ar prinde bine ca oamenii să-l aline, să-l mângâie zidurile, să-l respecte așa cum este. Bucureștiul este, fără tăgădă, o capitală care nu-și ascunde cicatricile, care pare mai degrabă urlă, la prima vedere. Și totuși, atunci când îți dai timp să li descoperi, orașul îți povestește istorii extraordinare, chiar vesele uneori. Chiar dacă plouă. Într-un oraș considerat frumos, ploaia mi se pare deprimantă, pentru că-i face zidurile livide, rafelele de apă spălând orice urmă de culoare. Bucureștiul nu are de ce să-și facă griji, fie că e soare, fie că plouă sau ninge, el rămâne el însuși, fără podoabe inutile, chipeș încă, în pofida cicatricilor; chipeș încă, deși suferind. Nu se impune și nici nu impune ceva. Spre deosebire de majoritatea capitalelor europene care, orgolioase, nu te primesc între zidurile lor decât dacă le respecti regulile, Bucureștiul te lasă să trăiești împreună cu el după bunul plac, fără să-ți ceară nimic. Nu îndrăznește să o facă. Și asta te face să-ți dorești să-l strângi în brațe, mai ales când primăvara vine cu mirosul ei de tel.

Laurent Couderc

Rédacteur en chef
Laurent Couderc

Secrétaire générale
Jacqueline Laye

Secrétaire de rédaction
Cătălina Kahn

Ont participé à la rédaction de ce numéro

Mihai Barbu
Hélène Bienvenu
Nicolas Don
Dimitri Dubuisson
Aline Fontaine
Ioana Lazăr
Marine Leduc
Matei Martin
Dan Popa
Benjamin Ribout
Mihaela Rodina
Isabelle Wesselingh

Maquette
Q-T-RAZ

Agences, photos et illustrations

Mihai Barbu
Georgian Constantin
Dimitri Dubuisson
Aline Fontaine
Marine Leduc

Imprimerie
Imprimeria Arta Grafică

REGARD remercie ses partenaires



Couverture du numéro 12 de notre supplément en roumain sorti début mars
(1100 exemplaires en papier recyclé / 28,5 cm sur 42,5 cm / 8 pages). Ic

Abonnez-vous dès maintenant à **REGARD**

Abonnement pour 12 mois (4 numéros)
75 RON en Roumanie
(40 euros à l'étranger, le timbre coûtant
7,10 euros pour l'envoi d'un exemplaire)

Abonnement pour 24 mois (8 numéros)
140 RON en Roumanie
(80 euros à l'étranger, le timbre coûtant
7,10 euros pour l'envoi d'un exemplaire)

Abonnement numérique
Gratuit
via
l'abonnement papier

en ligne : catalina@regard.ro, www.regard.ro / par téléphone : + (4) 0742 204 402

78 REGARD



GLOBAL FINANCE:
«Safest bank in ROMANIA»
2017

UNE RAISON DE PLUS
POUR CROIRE DANS UN AVENIR CERTAIN

TA BANQUE. TON EQUIPE



GRUPE SOCIETE GENERALE

WWW.BRD.RO 